P. Raniero Cantalamessa, OFMCap.

Première prédication Carême 2018

« Ne prenez pas pour modele le monde present »

(Rom 12, 2)

« Ne prenez pas pour modèle le monde présent, mais transformez-vous en renouvelant votre façon de penser pour discerner quelle est la volonté de Dieu : ce qui est bon, ce qui est capable de lui plaire, ce qui est parfait » (Rom 12, 2).

Dans une société où chacun se sent investi du devoir de transformer le monde et l’Eglise, tombe cette parole de Dieu qui invite à se transformer soi-même. « Ne prenez pas pour modèle ce monde » : après ces paroles on se serait attendu de nous entendre dire : « mais transformez-le ! » ; or, il nous est dit : « mais transformez-vous ! ». Transformez, oui, le monde, mais le monde qui est en vous, avant de croire de pouvoir transformer le monde qui est en dehors de vous.

C’est cette parole de Dieu, tirée de la Lettre aux Romains, qui nous fera entrer cette année dans l’esprit du Carême. Comme depuis quelques années, nous consacrons la première méditation à une introduction générale au Carême, sans entrer dans le thème spécifique prévu, en raison par ailleurs de l’absence d’une partie de l’auditoire pris ailleurs dans les Exercices spirituels.

1. Le chrétiens et le monde

Donnons avant tout un coup de d’œil sur la façon dont cet idéal du détachement du monde a été compris et vécu dès l’évangile à nos jours. Il convient toujours de tenir compte des expériences su passé si l’on veut comprendre les exigences du présent.

Dans les évangiles synoptiques le mot « monde » (*kosmos*) est pratiquement toujours compris dans un sens moralement neutre. Pris au sens *spatial,* le monde indique la terre et l’univers (« allez dans le monde entier »), pris au sens *temporel,* il indique le temps ou le « siècle » (*aion*) présent. C’est avec Paul et plus encore avec Jean que le mot « monde » se charge d’une valeur *morale* et entend, le plus souvent, le monde comme celui-ci est devenu après le péché et sous la domination de Satan, « le dieu de ce monde » (2 Cor 4,4). D’où l’exhortation de Paul dont nous sommes partis et celle, quasi identique, de Jean dans sa première lettre :

« N’aimez pas le monde, ni ce qui est dans le monde. Si quelqu’un aime le monde, l’amour du Père n’est pas en lui. Tout ce qu’il y a dans le monde – la convoitise de la chair, la convoitise des yeux, l’arrogance de la richesse –, tout cela ne vient pas du Père, mais du monde » (1 Jn 2, 15-16).

Tout cela ne porte jamais à perdre de vue que le monde en soi, malgré tout, est, et reste, la réalité bonne créée par Dieu, que Dieu aime et qu’il est venu sauver, pas juger : « Car Dieu a tellement aimé le monde qu’il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne se perde pas, mais obtienne la vie éternelle » (Jn 3, 16).

L’attitude envers le monde que propose Jésus à ses disciples est contenue dans deux prépositions : être *dans* le monde, mais ne pas être *du* monde (cf. Gv 17, 11. 16).

Aux premiers siècles les disciples se montrent bien conscients de leur position qui est unique. Voici comment La *Lettre à Diognète*, un texte anonyme de la fin du IIème siècle, décrit le sentiment que les chrétiens avaient d’eux-mêmes dans le monde :

« Les chrétiens ne se distinguent des autres hommes ni par le pays, ni par le langage, ni par les coutumes. Car ils n’habitent pas de villes qui leur soient propres, ils n’emploient pas quelque dialecte extraordinaire, leur genre de vie n’a rien de singulier […]. Ils habitent les cités grecques et les cités barbares suivant le destin de chacun ; ils se conforment aux usages locaux pour les vêtements, la nourriture et le reste de l’existence, tout en manifestant une manière de vivre extraordinaire et vraiment paradoxale. Ils résident chacun dans sa propre patrie, mais comme des étrangers domiciliés. Ils s’acquittent de tous leurs devoirs de citoyens, et supportent toutes les charges comme des étrangers. Toute terre étrangère leur est une patrie, et toute patrie leur est une terre étrangère. Ils se marient comme tout le monde, ils ont des enfants, mais ils n’abandonnent pas leurs nouveau-nés. Ils ont en commun la table, mais pas le lit. Ils sont dans la chair, mais ils ne vivent pas selon la chair »[[1]](#footnote-1).

Résumons au maximum la suite de l’histoire. Quand le christianisme devient une religion tolérée et puis rapidement protégée et favorisée, la tension entre le chrétien et le monde tend inévitablement à s’atténuer, car le monde est désormais devenu, ou du moins est considéré « un monde chrétien ». On assiste donc à un double phénomène. D’un côté une cohorte de croyants qui veulent rester le sel de la terre et ne pas perdre la saveur, fuient, voire physiquement, du monde et se retirent dans le désert. C’est la naissance du monachisme sous la devise adressée au moine Arsène : « Fuis, tais-toi et vis retiré »[[2]](#footnote-2).

En même temps, les pasteurs de l’Eglise et les esprits plus éclairés cherchent à adapter l’idéal du détachement du monde à tous les croyants, proposant une fuite non matérielle, mais spirituelle du monde. Saint Basile en Orient et saint Augustin en Occident connaissent la pensée de Platon surtout dans la version ascétique que celle-ci avait prise avec le disciple Plotin. Dans cette atmosphère culturelle l’idéal de la fuite du monde était vif. Mais il s’agissait pour ainsi dire d’une fuite verticale et non horizontale, vers le haut, non vers le désert. Il s’agissait de s’élever au-dessus de la multiplicité des choses matérielles et des passions humaines, pour s’unir à ce qui est divin, incorruptible et éternel.

Les Pères de l’Eglise – les Cappadociens en première ligne – proposent une ascétique chrétienne qui réponde à cette exigence religieuse et en adopte le langage, mais sans jamais lui sacrifier les valeurs propres à l’évangile. Tour d’abord, la fuite du monde qu’ils inculquent est davantage le fruit de la grâce que de l’effort humain. L’acte fondamental n’est pas au bout du chemin, mais au début, dans le baptême. Elle n’est donc pas réservée qu’à quelques esprits cultivés, mais ouverte à tous. Saint Ambroise écrira un petit traité « Sur la fuite du monde », adressés à tous les néophytes[[3]](#footnote-3). La séparation du monde qu’il propose est surtout *affective*: « La fuite – dit-il – ne consiste pas à abandonner la terre, mais, en y restant, à observer la justice et la sobriété, à renoncer aux vices et non à l’utilisation des aliments » [[4]](#footnote-4).

Cet idéal de détachement et de fuite du monde accompagnera, sous différentes formes, toute l’histoire de la spiritualité chrétienne. Une prière de la liturgie le traduit ainsi : « *terrena despicere et amare caelestia* », « mépriser les choses de la terre et aimer celles du ciel ».

2. La crise de l’idéal de la « fuga mundi »

Les choses ont changé à une époque proche de nous. Nous avons traversé, à propos de l’idéal de la séparation du monde, une phase « critique », c’est-à-dire une période où cet idéal à été « critiqué » et regardé avec suspicion. Telle crise à des racines lointaines. Cela commence- au moins au niveau théorique – avec l’humanisme de la renaissance qui remet à l’honneur l’intérêt et l’enthousiasme, parfois inspiré du paganisme, pour les valeurs mondaines. Mais le facteur déterminant de la crise est à voir dans le phénomène de ladite « sécularisation » commencée avec l’illuminisme et qui a atteint son sommet au XXème siècle.

Le changement le plus évident concerne surtout le concept « siècle ». Dans toute l’histoire de la spiritualité chrétienne, il avait une connotation à tendance négative, ou du moins ambiguë. Il indiquait le temps présent soumis au péché, en opposition au siècle à venir ou à l’éternité. En quelques décennies, cela a changé, jusqu’à prendre, dans les années 60 et 70, une signification décidément positive. Certains titres de livres sortis ces année-là, comme *La signification séculaire de l’évangile* de Paul van Buren et *La Ville séculaire* de Harvey Cox, mettent en lumière, à eux seuls, cette nouvelle signification optimiste, de « siècle » et de « séculaire ». Nait ainsi une « théologie de la sécularisation ».

Tout cela a contribué à alimenter chez certains un optimisme exagéré vis-à-vis du monde, qui ne tient pas suffisamment compte de son autre visage : celui pour lequel il est « sous le malin » et s’oppose à l’esprit du Christ (cf. Jn 14,17). A un certain moment on s’est aperçu que l’idéal traditionnel de la fuite « du » monde avait été remplacé, dans l’esprit de beaucoup (parmi le clergé et les religieux aussi), par l’idéal d’une fuite « vers » le monde, c’est-à-dire une mondanisation.

Dans ce contexte, des choses plus absurdes et plus délirantes ont été écrites qui ne sont jamais passées sous le nom de « théologie ». La première est l’idée que Dieu lui-même se sécularise et se mondanise quand il s’annule comme Dieu pour se faire homme. Nous sommes dans ladite « théologie de la mort de Dieu ». Il existe aussi une saine théologie de la sécularisation où celle-ci n’est pas vue comme quelque chose qui s’oppose à l’évangile mais plutôt comme un produit de celui-ci. Mais ce n’est pas de cette théologie dont nous parlons.

D’aucun a fait remarquer que les « théologies de la sécularisation » mentionnées n’étaient rien d‘autre qu’une tentative apologétique tendant à « fournir une justification idéologique de l’indifférence religieuse chez l’homme moderne » ; elles étaient aussi cette « idéologie dont les Eglises avaient besoin pour justifier leur croissante marginalisation »[[5]](#footnote-5). Mais il apparut vite clairement qu’on s’était mis dans une impasse ; en quelques années on ne parla presque plus de théologie de la sécularisation et certains de ses promoteurs eux-mêmes s’en éloignèrent.

Comme toujours, toucher le fond d’une crise est l’occasion pour revenir à la Parole de Dieu « vivante et éternelle ». Réécoutons donc l’exhortation de Paul : « Ne prenez pas pour modèle le monde présent, mais transformez-vous en renouvelant votre façon de penser pour discerner quelle est la volonté de Dieu : ce qui est bon, ce qui est capable de lui plaire, ce qui est parfait ».

Nous savons déjà quel est, pour le Nouveau Testament, le monde que nous ne devons pas prendre pour modèle : pas celui créé et aimé de Dieu, pas les hommes du monde vers lesquels, au contraire, nous devons toujours aller à la rencontre, spécialement les pauvres, les tout-petits, les souffrants. Le fait de se « mélanger » à ce monde de la souffrance et de la marginalisation est, paradoxalement, la meilleure façon de « se séparer », parce que c’est aller là, d’où le monde fuit de toutes ses forces. C’est se séparer du principe même qui porte le monde, qui est l’égoïsme.

Arrêtons-nous plutôt sur le sens de ce qui suit : se transformer en renouvelant notre façon de penser. Tout en nous part de notre pensée. Il existe une maxime de sagesse qui dit :

Surveille tes pensées car elles deviendront des mots.

Surveille tes mots car ils deviendront des actes.

Surveilles tes actes car ils deviendront des habitudes.

Surveille tes habitudes car elles deviendront ton caractère.

Surveille ton caractère car il sera ton destin.

Avant toute action, le changement doit avoir lieu dans la manière de penser, c’est-à-dire dans la foi. A l’origine de la mondanisation il y a tant de causes, mais la principale c’est la crise de foi. En ce sens l’exhortation de l’apôtre ne fait que relancer celle du Christ au début de son évangile : « Convertissez-vous et croyez », convertissez-vous, autrement dit croyez ! Chantez de façon de penser ; arrêtez de penser « selon les hommes » et commencez à penser « selon Dieu » (cf. Mt 16,23). Saint Thomas d’Aquin avait raison de dire que « la première conversion se fait en croyant » : *prima conversio fit per fidem*.[[6]](#footnote-6)

La foi est le terrain d’affrontement primaire entre le chrétien et le monde. C’est pour sa foi que le chrétien n’est plus « du » monde. Quand je lis les conclusions que les scientifiques non croyants tirent en observant l’univers, la vision du monde qu’écrivains et cinéastes donnent le plus souvent de la vie ; quand je vois Dieu réduit à un vague et subjectif sens du mystère et Jésus Christ totalement ignoré, je me sens appartenir, grâce à la foi, à un autre monde. J’expérimente la vérité de ces paroles de Jésus : « Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez ! », et je reste étonné de voir avec quelle précision Jésus a prévu cette situation et lui a donné une explication à l’avance : « Ce que tu as caché aux sages et aux savants, tu l’as révélé aux tout-petits » (Lc 10,21-23).

Compris dans un sens moral, le « monde » est par définition celui qui refuse de croire. Le péché, dont Jésus dit que le Paraclet « établira la culpabilité du monde », est de ne pas avoir cru en lui (cf. Jn 16, 8-9). Jean écrit : « Or la victoire remportée sur le monde, c’est notre foi » (1 Gv 5, 4). Dans la lettre aux Ephésiens on lit : « Et vous, vous étiez des morts, par suite des fautes et des péchés qui marquaient autrefois votre conduite, soumise aux forces mauvaises de ce monde, au prince du mal qui s’interpose entre le ciel et nous, et dont le souffle est maintenant à l’œuvre en ceux qui désobéissent à Dieu » (Eph. 2,1-2). L’exégète Heinrich Schlier a fait une analyse profonde de cet « esprit du monde » considéré par Paul comme le direct antagoniste de l’ «Esprit de Dieu » (1 Cor 2, 12). L’opinion publique, aujourd’hui littéralement esprit « qui est dans l’air » parce qu’il se répand sans fil, joue un rôle décisif.

« Se détermine – écrit-il – un esprit de grande intensité historique, auquel l’individu peut difficilement se soustraire. On s’en tient à l’esprit général, on le répute évident. Agir ou penser ou dire quelque chose contre lui est vu comme une chose insensée, voire même comme une injustice ou un délit. Alors on n’ose plus faire face aux choses et aux situations de la vie d’une façon différente de comment on les lui présente...Leur caractéristique est d’interpréter le monde et l’existence humaine à leur manière » [[7]](#footnote-7).

C’est ce que nous appelons « adaptation à l’esprit des temps ». Comme le vampire de la légende. Le vampire s’attaque aux personnes qui dorment et tandis qu’il suce leur sang, il leur injecte un liquide sporifère qui leur fait trouver encore plus doux le sommeil, si bien que celles-ci s’endorment encore plus profondément et lui peut sucer tout le sang qu’il veut. Mais le monde est pire qu’un vampire, car le vampire ne peut endormir sa proie, mais s’approche de ceux qui dorment déjà. Le monde, lui, au contraire, endort d’abord les personnes, puis se met à sucer toutes leurs énergies spirituelles, tout en leur injectant une sorte de liquide sporifère qui fait trouver le sommeil encore plus doux.

Le remède à cette situation c’est que quelqu’un nous crie à l’oreille : « Réveille-toi ! ». C’est ce que fait la Parole de Dieu à tant d’occasions et la liturgie de l’Eglise nous fait réécouter ponctuellement au début du carême : « Réveille-toi, ô toi qui dors » (Eph 5,14); « L’heure est déjà venue de sortir de votre sommeil ! » (Rom 13,11).

3. La scène de ce monde passe

Mais interrogeons-nous sur la raison pour laquelle le chrétien ne doit pas prendre pour modèle le monde. Celle-ci n’est pas de nature ontologique, mais eschatologique. On ne doit pas prendre les distances du monde parce que la matière est intrinsèquement mauvaise et ennemie de l’esprit, comme pensaient les platoniciens et certains pères influencés par eux, mais parce que, comme dit l’Ecriture, « il passe, ce monde tel que nous le voyons » (1 Cor 7, 31) ; « le monde passe, et sa convoitise avec lui. Mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure pour toujours » (1 Jn 2, 17).

Il suffit de s’arrêter un instant et regarder autour de nous pour se rendre compte de la vérité de ces paroles. Cela arrive dans la vie comme sur les écrans de télévision : les programmes, que l’on appelle « grilles », s’enchainent rapidement et chacun efface le précédent. L’écran reste le même, mais les programmes et les images changent. Il en est ainsi pour nous : le monde demeure, mais nous on s’en va les uns après les autres. De tous les noms, de tous les visages, les nouvelles qui remplissent les quotidiens et les journaux télévisés d’aujourd’hui – de nous tous – que restera-t-il d’ici quelques années ou décennies ? Rien de rien.

Pensons à ce qu’il reste des mythes vieux de 40 ans et à ce qu’il restera dans 40 ans des mythes et des célébrités d’aujourd’hui. « Il en sera – lit-on dans Isaïe – come un affamé rêve qu’il mange et s’éveille le ventre creux, comme un assoiffé rêve qu’il boit et s’éveille épuisé, le gosier sec » (Is 29,8). Que sont les richesses, la santé, la gloire, sinon un rêve qui s’évanouit au lever du jour ? Voici qu’un pauvre, disait saint Augustin, une nuit fait un très beau rêve. Il rêve qu’un énorme héritage est tombée sur lui. Dans son rêve, il se voit recouvert de magnifiques vêtements, entouré d’or et d’argent, propriétaire de champs et de vignes ; dans son orgueil il méprise son propre père et fait semblant de ne pas le reconnaitre...Mais il se réveille le matin et se retrouve comme il s’était endormi[[8]](#footnote-8).

« Nu je suis sorti du ventre de ma mère, nu j’y retournerai », dit Job (Gb 1, 21). Il arrivera la même chose aux milliardaires d’aujourd’hui avec leur argent et aux puissants qui, aujourd’hui, font trembler le monde avec leur pouvoir. L’homme vu en dehors de la foi, n’est qu’un « dessin créé par la vague de la mer sur la plage que la vague successive efface ».

Aujourd’hui il y a un domaine où il faut absolument ne pas prendre pour modèle le monde : les images. Les anciens avaient inventé la devise : « Jeûner du monde » (*nesteuein tou kosmou*) [[9]](#footnote-9); aujourd’hui il faudrait l’entendre dans le sens de jeûner des images du monde. Autrefois celui de la nourriture et de la boisson était considéré le jeûne le plus efficace et nécessaire. Il n’en est plus ainsi. Aujourd’hui on jeûne pour tant d’autres motifs ; surtout pour garder la ligne. Aucune nourriture, disent les Ecritures, est en soit impure, alors que beaucoup d’images le sont. Celles-ci deviennent un des véhicules privilégiés avec lequel le monde répand son anti-évangile. Un hymne de carême exhorte :

Utamur ergo parcius Usons avec plus de sobriété

Verbis, cibis et potibus, de la parole, du boire et du manger,

Somno, iocis et arctius du sommeil, des jeux.

Perstemus in custodia. Et vivons plus étroitement dans la retraite.

A la liste des choses à utiliser avec plus de réserve – paroles, nourriture, boissons et sommeil – il faudrait ajouter les images. Parmi les choses qui viennent du monde et non du Père, à côté de la convoitise de la chair et l’arrogance de la vie, saint Jean pose significativement « la convoitise des yeux » (1 Jn 2,16). Rappelons-nous comment le roi David est tombé …Ce qui lui arriva en regardant sur la terrasse de la maison d’à côté, cela arrive aujourd’hui souvent en ouvrant certains sites sur internet.

Si à certains moments nous nous sentons troublés par des images impures, que ce soit par imprudence de notre part, ou par ingérence du monde qui jette avec force ses images dans les yeux des gens, imitons ce que firent dans le désert les juifs après avoir été mordus par des serpents. Au lieu de nous perdre en regrets stériles, ou chercher des excuses dans notre solitude et dans l’incompréhension des autres, regardons un Crucifix ou allons devant le Saint Sacrement. « De même que le serpent de bronze fut élevé par Moïse dans le désert, ainsi faut-il que le Fils de l’homme soit élevé, afin qu’en lui tout homme qui croit ait la vie éternelle (Jn 3,14-15). Que le remède passe par là où est passé le venin, autrement dit par les yeux.

Avec ces objectifs suggérés par la parole de saint Paul aux Romains, mais surtout avec la grâce de Dieu, commençons, Vénérables pères, frères et sœurs, notre préparation à la Sainte Pâques. Faire la Pâque, disait saint Augustin, signifie « passer de ce monde au Père » (Jn 13, 1), c’est-à-dire passer à ce qui ne passe pas ! Il faut passer *du* monde pour ne pas passer *avec le* monde23. Bon et saint Carême.

Traduit en Français par Zenit

P. Raniero Cantalamessa

Deuxième prédication de Carême 2018

« que votre amour soit sans hypocrisie »

L’amour chrétien

**1. Aux sources de la sainteté chrétienne**

Avec l’appel universel à la sainteté , le concile Vatican II a donné aussi des indications précises sur ce que l’on entend par sainteté, en quoi cela consiste. Dans *Lumen gentium* il est dit :

« Maître divin et modèle de toute perfection, le Seigneur Jésus a prêché à tous et chacun de ses disciples, quelle que soit leur condition, cette sainteté de vie dont il est à la fois l’initiateur et le consommateur : « Vous donc, soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait » (*Mt* 5, 48). Et en effet à tous il a envoyé son Esprit pour les mouvoir de l’intérieur à aimer Dieu de tout leur cœur, de toute leur âme, de toute leur intelligence et de toutes leurs forces (cf. *Mc* 12, 30), et aussi à s’aimer mutuellement comme le Christ les a aimés (cf. *Jn* 13, 34 ; 15, 12). Appelés par Dieu, non au titre de leurs œuvres mais au titre de son dessein gracieux, justifiés en Jésus notre Seigneur, les disciples du Christ sont véritablement devenus par le baptême de la foi, fils de Dieu, participants de la nature divine et, par la même, réellement saints. Cette sanctification qu’ils ont reçue, il leur faut donc, avec la grâce de Dieu, la conserver et l’achever par leur vie » (LG 40).

Tout cela se trouve résumé dans la formule : « la sainteté est l’union parfaite avec le Christ » (LG, 50). Cette vision reflète la préoccupation générale du concile de revenir aux sources bibliques et patristiques, surmontant, également dans ce domaine, l’approche scolastique dominante pendant des siècles. Il s’agit maintenant de prendre conscience de cette vision renouvelée de la sainteté et de la faire passer dans la pratique de l’Eglise, c’est-à-dire dans la prédication, dans la catéchèse, dans la formation spirituelle des candidats au sacerdoce et à la vie religieuse et – pourquoi pas ? – aussi dans la vision théologique dont s’inspire la pratique de la congrégation pour les saints[[10]](#footnote-10).

Une des plus grandes différences entre la vision biblique de la sainteté et la vision scolastique est que les vertus ne se fondent pas sur la « saine raison » (la *recta ratio* d’Aristote), mais plutôt sur le kérygme ; être saint ne signifie pas suivre la raison (cela comporte souvent le contraire), mais suivre le Christ. La sainteté chrétienne est essentiellement christologique : elle consiste à imiter le Christ et son sommet - comme le dit le concile – est la parfaite union avec le Christ ».

La synthèse biblique plus complète et plus compacte d’une sainteté fondée sur le kérygme est celle tracée par saint Paul dans la partie parénétique de la lettre aux Romains (ch. 12-15). Au début de la lettre, l’apôtre donne une vision synthétique du chemin de sanctification du croyant, de son contenu essentiel et de son but :

« Je vous exhorte donc, frères, par la tendresse de Dieu, à lui présenter votre corps – votre personne tout entière –, en sacrifice vivant, saint, capable de plaire à Dieu : c’est là, pour vous, la juste manière de lui rendre un culte. Ne prenez pas pour modèle le monde présent, mais transformez-vous en renouvelant votre façon de penser pour discerner quelle est la volonté de Dieu : ce qui est bon, ce qui est capable de lui plaire, ce qui est parfait » (Rm 12,1-2).

La dernière fois, nous avons médité ces versets. Dans les prochaines méditations, en partant de la Lettre aux Romains et en la complétant avec ce que l’apôtre dit ailleurs sur le même sujet, nous tâcherons de mettre en lumière les traits saillants de la sainteté, ce qu’on appelle aujourd’hui « vertus chrétiennes » et que le Nouveau Testament définit comme « les fruits de l’Esprit », les « œuvres de la lumière », ou « les dispositions qui sont dans le Christ Jésus » (Ph 2, 5).

A partir du chapitre 12 de la lettre aux Romains, toutes les vertus chrétiennes principales, ou fruits de l’Esprit, sont énoncées : le service, la charité, l’humilité, l’obéissance, la pureté. Non comme vertus à cultiver en soi, mais comme conséquences nécessaires de l’œuvre du Christ et du baptême. La section commence par une conjonction qui, à elle seule, vaut un traité : « Je vous exhorte donc … ». Ce « donc » signifie que tout ce que l’apôtre dira à partir de ce moment-là n’est que la conséquence de ce qu’il a écrit dans les chapitres précédents sur la foi en Jésus Christ et sur l’oeuvre de l’Esprit. Nous réfléchirons à quatre de ces vertus : charité, humilité, obéissance et pureté, en commençant par la première.

**2. Un amour sincère**

L’agapè, ou charité chrétienne, n’est pas une des vertus, fût-elle la première ; c’est la forme de toutes les vertus, celle dont « dépend toute la loi, ainsi que les Prophètes » (Mt 22, 40 ; Rm 13,10). Parmi les fruits de l’esprit que l’Apôtre énonce dans la lettre aux Galates 5, 22, nous trouvons à la première place l’amour : « Voici le fruit de l’Esprit : amour, joie, paix … ». Et c’est avec ça que commence aussi, de façon cohérente, la parénèse sur les vertus dans la lettre aux Romains. Tout le douzième chapitre est une succession d’exhortations à l’amour :

« Que votre amour soit sans hypocrisie [...] ;

Soyez unis les uns les autres par l’affection fraternelle,

rivalisez de respect les uns pour les autres... » (Rm 12, 9 ss).

Pour saisir l’âme qui unifie toutes les recommandations, l’idée de fond, ou, mieux, le « sentiment » que Paul a de la charité, il faut partir de cette parole initiale : « Que votre amour soit sans hypocrisie ! » Cette exhortation n’est pas une exhortation parmi tant d’autres, mais la matrice d’où dérivent toutes les autres. Elle renferme le secret de la charité.

Le terme original utilisé par saint Paul et traduit par « sans hypocrisie », est *anhypòkritos*. Ce mot est révélateur ; c’est en effet un terme rare que nous trouvons dans le Nouveau testament presqu’exclusivement pour définir l’amour chrétien. L’expression « amour sincère » *(anhypòkritos)* revient encore dans 2 Co 6, 6 e in 1 P 1, 22. Ce dernier texte permet de saisir, avec toute certitude, la signification du terme en question, parce qu’il l’explique avec une périphrase ; l’amour sincère – dit-il – consiste à s’aimer intensément « d’un vrai cœur ».

Saint Paul, donc, avec cette simple affirmation : « l’amour sans hypocrisie ! », porte le discours à la racine même de la charité, au coeur. Ce que l’on demande de l’amour, c’est qu’il soit vrai, authentique, pas fictif. En cela aussi l’apôtre est l’écho fidèle de la pensée de Jésus : en effet, il avait indiqué, sans relâche et avec force, le cœur, comme l’« endroit » où l’on décide la valeur de ce que l’homme fait (cf. Mt 15, 19).

Nous pouvons parler d’une intuition paulinienne à propos de la charité ; celle-ci consiste à révéler, derrière l’univers visible et extérieur de la charité, fait d’actes et de paroles, un autre univers tout intérieur qui est, par rapport au premier, ce que l’âme est pour le corps. Nous retrouvons cette intuition dans l’autre grand texte sur la charité, qui est 1 Co 13. Si on regarde bien, ce que saint Paul y dit, se réfère totalement à cette charité intérieure, aux dispositions et aux sentiments de charité : la charité est patiente, elle est bénigne, n’a pas de convoitise, ne se fâche pas, couvre tout, croie en tout, espère tout... Rien qui ne concerne, pour soi et directement, l’acte de *faire du bien*, ou les œuvres de charité. Tout est ramené à la racine du bien *vouloir*. La bienveillance vient avant la bienfaisance.

L’Apôtre lui-même explique la différence entre les deux sphères de la charité. Il dit que le plus grand geste de charité extérieure (distribuer aux pauvres tous ses biens) ne servirait à rien sans la charité intérieure (cf. 1 Cor 13,3). On serait à l’opposé de la charité « sincère ». La charité hypocrite, en effet, c’est justement celle qui fait du bien, sans aimer, qui montre à l’extérieur quelque chose qui ne correspond pas avec ce que l’on a dans le coeur. Dans ce cas, on a un semblant de charité qui peut, à la limite, cacher de l’égoïsme, une recherche de soi, l’instrumentalisation d’un frère ou un simple remord de conscience.

Il serait une erreur fatale d’opposer entre elles la charité du cœur et la charité des actes, ou se réfugier dans la charité intérieure, pour trouver en celle-ci une sorte d’alibi au manque de charité concrète. Nous savons avec quelle vigueur la parole de Jésus (Mt 25), de saint Jacques (Jc 2, 16 s) et de saint Jean (1 Jn 3, 18) pousse à la charité des faits. Nous savons l’importance que saint Paul lui-même donnait à la collecte en faveur des pauvres de Jérusalem.

Du reste, dire que s’il me manque l’amour, « cela ne me sert à rien » de même que de tout donner aux pauvres, ne signifie pas dire que cela ne sert à personne et que c’est inutile ; cela signifie plutôt dire que cela ne me sert à rien à « moi », alors que cela peut servir au pauvre qui le reçoit. Il ne s’agit donc pas d’atténuer l’importance des œuvres de charité, mais plutôt de garantir à celles-ci un fondement sûr contre l’égoïsme et ses infinies astuces. Saint Paul veut que les chrétiens soient « enracinés dans l’amour, établis dans l’amour » (Ep 3, 17), c’est-à-dire que l’amour soit la racine et le fondement de tout.

Quand nous aimons « de cœur », c’est l’amour de Dieu « répandu dans nos cœurs par l’Esprit Saint » (Rm 5,5) qui passe à travers nous. L’acte humain est vraiment déifié. Devenir « participants de la *nature* divine » (2 P 1, 4) signifie, en effet, devenir participants de l’*action* divine, l’action divine d’aimer, puisque Dieu est amour !

Nous aimons les hommes non seulement parce que Dieu les aime, ou parce qu’il veut que nous les aimions, mais parce que, en nous donnant son Esprit, il a mis dans nos cœurs son amour pour eux. Cela explique pourquoi l’apôtre affirme aussitôt après : « N’ayez de dette envers personne, sauf celle de l’amour mutuel, car celui qui aime les autres a pleinement accompli la Loi » (Rm 13, 8).

Pourquoi, nous demandons-nous, une « dette » ? Parce que nous avons reçu une mesure infinie d’amour à distribuer en temps voulu par ration (cf. Lc 12, 42 ; Mt 24, 45 s.). Si nous ne le faisons pas nous lésons le frère de quelque chose qui lui est dû. Le frère qui se présente à ta porte te demande peut-être quelque chose que tu n’es pas en mesure de lui donner ; mais si tu ne peux pas lui donner ce qu’il te demande, veille à ne pas le renvoyer sans ce que tu lui dois, c’est-à-dire l’amour.

**3. La charité avec ceux de dehors**

Après nous avoir expliqué en quoi consiste la vraie charité chrétienne, l’apôtre, en poursuivant sa parénèse, montre comment cet « amour sincère » doit se traduire en acte dans les situations de vie de la communauté. L’apôtre s’arrête sur deux situations : la première concerne les relations *ad extra* de la communauté, c’est-à-dire avec ceux de l’extérieur ; la seconde, les relations *ad intra*, entre les membres de la même communauté. Ecoutons quelques unes de ses recommandations concernant les premières, celles avec le monde extérieur :

« Bénissez ceux qui vous persécutent ; souhaitez-leur du bien, et non pas du mal […] Appliquez-vous à bien agir aux yeux de tous les hommes. Autant que possible, pour ce qui dépend de vous, vivez en paix avec tous les hommes. Ne vous faites pas justice vous-mêmes, mais laissez agir la colère de Dieu […]. Mais si ton ennemi a faim, donne-lui à manger ; s’il a soif, donne-lui à boire […] Ne te laisse pas vaincre par le mal, mais sois vainqueur du mal par le bien » (Rm 12, 14 - 21).

Jamais la morale de l’Evangile n’apparaît originale et différente de tout autre modèle éthique comme sur ce point, et jamais la parénèse apostolique n’apparaît plus fidèle et dans le prolongement de celle de l’Evangile. Ce qui rend tout ceci particulièrement actuelle pour nous c’est la situation et le contexte dans lesquels cette exhortation est adressée aux croyants. La communauté chrétienne de Rome est un corps étranger dans un organisme qui – dans la mesure où il s’aperçoit de sa présence - le rejette. C’est un minuscule îlot dans les eaux hostiles de la société païenne. Nous savons combien forte, en pareilles circonstances, est la tentation de se renfermer sur soi, développant le sentiment élitiste et hargneux d’une minorité d’élus dans un monde de perdus. La communauté essénienne de Qumrân, à cette époque de l’histoire, vivait avec ce sentiment.

La situation de la communauté de Rome décrite par Paul représente, en miniature, la situation actuelle de toute l’Eglise. Je ne parle pas des persécutions et du martyre auxquels sont exposés nos frères de foi dans tant de régions du monde ; je parle de l’hostilité, du refus et souvent du profond mépris avec lequel non seulement les chrétiens mais tous les croyants en Dieu sont regardés à différentes échelles de la société, spécialement dans les couches plus influentes et qui déterminent le sentiment commun. Les croyants sont considérés comme des corps étrangers dans une société évoluée et émancipée.

L’exhortation de Paul ne nous permet pas de nous perdre un seul instant dans des récriminations et des polémiques stériles. On n’exclut naturellement pas de rendre raison de l’espérance qui est en nous « avec douceur et respect », comme recommandait saint Pierre (1 P 3, 15-16). Il s’agit de comprendre quelle est l’attitude du cœur à cultiver vis-à-vis d’une humanité qui, dans son ensemble, refuse le Christ et vit dans les ténèbres au lieu de vivre dans la lumière (cf. Jn 3,19). Une telle attitude est celle d’une profonde compassion et d’une tristesse spirituelle qui conduit à les aimer et à souffrir pour eux ; à les prendre en charge devant Dieu, comme Jésus nous a tous pris en charge tous devant le Père.

C’est l’un des plus beaux traits de la sainteté de certains moines orthodoxes. Je pense à saint Silouane du Mont Athos. Il disait :

« Il y a des hommes qui souhaitent la damnation et les tourments dans le feu de l’enfer à leurs ennemis ou aux ennemis de l’Église. Ils pensent ainsi parce qu’ils n’ont pas appris du Saint-Esprit à aimer Dieu. Celui qui l’a appris, verse des larmes pour le monde entier. Tu dis : "C’est un criminel, qu’il aille donc brûler dans le feu de l’enfer." Mais je te demande : "Si Dieu te donnait une bonne place dans le Paradis et que, de là, tu voies dans le feu celui auquel tu as souhaité les tourments, n’aurais-tu pas alors pitié de lui, quel qu’il soit, même s’il est un ennemi de l’Église ? » [[11]](#footnote-11).

Au temps de ce saint moine, les ennemis étaient surtout les bolchéviques qui persécutaient l’Eglise de sa bien-aimée patrie russe. Aujourd’hui, le front s’est élargi et il n’existe pas de « rideau de fer » par rapport à cela. Dans la mesure où un chrétien découvre la beauté infinie, l’amour et l’humilité du Christ, celui-ci ne saurait pas ne pas ressentir une profonde compassion et souffrance pour celui qui, volontairement, se prive du bien le plus grand de la vie. L’amour devient en lui plus fort que tout ressentiment. Dans une même situation, Paul arrive à se dire prêt à être lui-même « anathème, séparé du Christ », si cela pouvait servir à le faire accepter par ceux de son peuple restés dehors (cf. Rm 9, 3).

**4. La charité ad intra**

Le second grand champ d’action pour exercer la charité, disions-nous, ce sont les rapports à l’intérieur : concrètement, comment gérer les conflits d’opinions qui naissent entre ses différentes composantes ? L’apôtre consacre à ce thème tout le chapitre 14 de sa Lettre.

Le conflit alors en cours au sein de la communauté romaine opposait ceux que l’apôtre appelle « les faibles » et ceux qu’il appelle « les forts », parmi lesquels il se situe lui-même (« Nous les forts … ») (Rm 15,1). Les premiers étaient ceux qui se sentaient tenus moralement à observer certaines prescriptions héritées de la Loi ou de précédentes croyances païennes, comme ne pas manger de viande (car on soupçonnait qu’elle fût immolée aux idoles) et faire la différence entre un jour et l’autre. Les seconds, les forts, étaient ceux qui, au nom de la liberté de l’Evangile, avaient surmonté ces tabous et ne faisaient pas de distinction entre nourriture et nourriture, entre un jour ou un autre. La conclusion des propos tenus (cf. Rm 15, 7-12) fait comprendre que, sur le fond, il y a toujours le problème du rapport entre croyants issus du judaïsme et croyants issus des gentils.

Les exigences de la charité que l’apôtre inculque dans ce cas nous intéressent au plus haut point parce que ce sont les mêmes qui s’imposent dans tout type de conflit intra-ecclésial, y compris ceux que nous vivons aujourd’hui, au niveau de l’Eglise universelle comme au niveau de la communauté particulière de chacun.

L’apôtre suggère trois critères. Le premier c’est de suivre sa propre conscience. Si on est convaincu en conscience de commettre un péché en faisant telle ou telle chose, on ne doit pas la faire. « Tout ce qui ne vient pas de la foi – écrit l’apôtre - est péché » (Rm 14, 23), entendant par « foi » la bonne foi, c’est-à-dire la conscience.

Le deuxième critère c’est de respecter la conscience de l’autre et de s’abstenir de juger un frère :

« Alors toi, pourquoi juger ton frère ? Toi, pourquoi mépriser ton frère ? […] Dès lors, cessons de nous juger les uns les autres ; mais jugez plutôt qu’il ne faut rien place devant un frère qui le fasse achopper ou trébucher » (Rm 14, 10.13).

Le troisième critère concerne surtout « les forts » et c’est d’éviter de scandaliser :

« Je le sais, et j’en suis persuadé dans le Seigneur Jésus – poursuit l’apôtre - aucune chose n’est impure en elle-même, mais si quelqu’un la considère comme impure, pour celui-là elle est impure. Car si ton frère a de la peine à cause de ce que tu manges, ta conduite n’est plus conforme à l’amour. Ne va pas faire périr, à cause de ce que tu manges, celui pour qui le Christ est mort ! […] Recherchons donc ce qui contribue à la paix, et ce qui construit les relations mutuelles” (Rm 14, 14-19).

Mais tous ces critères sont particuliers et relatifs, par rapport à un autre qui est, lui, universel et absolu, celui de la seigneurie du Christ. Voyons comment l’apôtre formule cela :

« Celui qui se préoccupe des jours le fait pour le Seigneur. De même, celui qui mange de tout le fait pour le Seigneur, car il rend grâce à Dieu ; mais celui qui ne mange pas de tout le fait aussi pour le Seigneur et il rend grâce à Dieu. En effet, aucun d’entre nous ne vit pour lui-même, et aucun ne meurt pour lui-même : si nous vivons, nous vivons pour le Seigneur ; si nous mourons, nous mourons pour le Seigneur. Ainsi, dans notre vie comme dans notre mort, nous appartenons au Seigneur. Car, si le Christ a connu la mort, puis la vie, c’est pour devenir le Seigneur et des morts et des vivants » (Rm 14, 6-9).

Chacun est invité à s’examiner pour voir ce qu’il y a au fond de son propre choix : s’il y a la seigneurie du Christ, sa gloire, son intérêt, ou plutôt, de façon plus ou moins larvée, sa propre affirmation, son « moi » et son pouvoir ; si son choix est de nature vraiment spirituelle et évangélique, ou au contraire, ne dépend pas plutôt de sa propre inclination psychologique ou, pire, de son option politique. Cela vaut dans l’un et l’autre sens, c’est-à-dire pour ceux que l’on appelle les forts et ceux que l’on dit faibles ; nous dirions aujourd’hui, pour ceux qui sont du côté de la liberté et de la nouveauté de l’Esprit, comme pour ceux qui sont du côté de la continuité et de la tradition.

Il y a une chose dont on doit tenir compte pour ne pas voir dans l’attitude de Paul sur cette question, une certaine incohérence par rapport à son enseignement précédent. Dans la Lettre aux Galates il semble beaucoup moins disposé à un compromis et il se montre même en colère par moments. (S’il avait dû subir un procès de canonisation aujourd’hui, Paul aurait eu du mal à devenir saint car il aurait été difficile de démontrer l’« héroïcité » de sa patience ! Il lui arrivait d’éclater mais il pouvait dire : « Je vis, mais ce n’est plus moi, c’est le Christ qui vit en moi » [Ga 2, 20], et ceci, on l’a vu, c’est l’essence de la sainteté chrétienne).

Dans la Lettre aux Galates, Paul reproche à Pierre ce qu’ici il semble recommander à tous, c’est-à-dire de d’abstenir de suivre sa propre conviction pour ne pas faire scandale devant les simples. Pierre, en effet, à Antioche, était persuadé que manger avec les gentils ne contaminait pas un juif (il avait déjà été chez Corneille !), mais ils s’abstient de le faire pour ne pas provoquer un scandale devant les juifs présents (cf. Ga 2, 11-14). Paul lui-même, dans d’autres circonstances, agira de la même façon (cf. Ac 16, 3; 1 Co 8,13).

L’explication de ce changement n’est pas uniquement dans le tempérament de Paul. Tout d’abord, l’enjeu, à Antioche, était beaucoup plus clairement lié à l’essentiel de la foi et à la liberté de l’Evangile qu’on ne l’aurait dit à Rome. Deuxièmement – et c’est la raison principale – Paul parle aux Galates en fondateur de l’Eglise, avec l’autorité et la responsabilité du pasteur ; aux Romains il parle à titre de maître et de frère dans la foi : pour contribuer, dit-il, à l’édification commune (cf. Rm 1, 11-12). Il y a une différence entre le rôle du pasteur auquel on doit obéissance et celui du maître auquel on doit uniquement le respect et l’écoute.

Cela nous fait comprendre qu’aux critères de discernement mentionnés nous devons en ajouter un autre, qui est celui de l’autorité et de l’obéissance. L’apôtre nous en parlera plus loin dans sa parénèse avec les paroles bien connues : « Que chacun soit soumis aux autorités supérieures, car il n’y a d’autorité qu’en dépendance de Dieu, et celles qui existent sont établies sous la dépendance de Dieu » (Rm 13, 1).

En attendant, écoutons comme adressée directement à nous, dans les inévitables conflits qui surgissent au sein de la communauté locale ou universelle, l’exhortation conclusive que l’apôtre adressait à la communauté romaine de l’époque : « Accueillez-vous donc les uns les autres, comme le Christ vous a accueillis pour la gloire de Dieu » (Rm 15,7).

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

Traduit en Français par Zenit

P. Raniero Cantalamessa

Troisième prédication de Carême

*N'ayez pas une trop haute opinion de vous mêmes*

L’humilité chrétienne

L'exhortation à la charité que nous avons recueillie de la bouche de l'Apôtre, dans la méditation précédente, est incluse entre deux brèves exhortations à l'humilité qui à l'évidence se renvoie l'une à l'autre, de manière à former une sorte de cadre autour de la réflexion sur la charité. Lues à la suite, en omettant ce qui se trouve au milieu, ces deux exhortations raisonnent ainsi :

« Je dis à chacun de vous de ne pas avoir une trop haute opinion de lui-même, mais de garder des sentiments modestes. [...] N'aspirez pas à ce qui est élevé, mais laissez-vous attirer par ce qui est humble. Ne vous prenez pas pour des sages ». (Rm 12, 3.16).

Il ne s'agit pas de simples recommandations à la modération et à la modestie ; à travers ces quelques paroles la parénèse apostolique nous découvre le vaste horizon de l'humilité. Avec la charité, saint Paul reconnaît dans l'humilité la seconde valeur fondamentale, la seconde direction dans laquelle il faut œuvrer pour renouveler, dans l'Esprit, notre vie et édifier la communauté.

Il n'y a pas un domaine où les vertus chrétiennes nous paraissent davantage faire propres « les sentiments qui étaient en Christ Jésus ». Comme le rappelle ailleurs l'Apôtre, Jésus ayant la condition de Dieu, « s’est abaissé, devenant obéissant jusqu’à la mort » (Fil 2, 5-8) et à ses disciples il dit: « Apprenez de moi qui suis doux et humble de cœur » (Mt 11,29). Il est possible de parler de l'humilité à partir de plusieurs points de vue, comme fera l'apôtre et tel que nous le verrons, mais dans sa signification la plus profonde, l'humilité n'appartient qu'au Christ. Est vraiment humble celui qui s'efforce d'avoir le cœur du Christ.

1. L'humilité comme sobriété

Dans la parénèse de la Lettre aux Romains, Saint Paul applique à la vie de la communauté chrétienne l'enseignement biblique traditionnel sur l'humilité qui s'exprime constamment à travers la métaphore spatiale de l'« élévation » et de l'« abaissement » , de la tension vers le haut et de la tension vers le bas. Il est possible d'« aspirer à ce qui est trop élevé » soit avec sa propre intelligence, par une recherche exagérée qui ne tient pas compte des limites de celle-ci face au mystère, ou par sa volonté, en aspirant à des positions ou à des offices de prestige. L’Apôtre a en vue ces deux possibilités et en tout cas, ses paroles concernent aussi bien l'une que l'autre: et la présomption de l'intelligence et l'ambition de la volonté.

Mais en transmettant l'enseignement biblique traditionnel sur l'humilité, Saint Paul donne une motivation en partie nouvelle et originale de cette vertu. Dans l'Ancien Testament, la motivation ou la raison qui justifie l'humilité c'est que Dieu « repousse les superbes et donne sa grâce aux humbles » (cf. Pr 3, 34; Jb 22, 29), c'est qu'il « voit le plus humble ; de loin, il reconnaît l'orgueilleux » (Ps 137,6). On ne disait pas, cependant – du moins de façon explicite – pourquoi Dieu fait-il cela, c'est-à-dire pourquoi il « élève les humbles et abaisse les superbes ». Diverses explications peuvent être données à ce fait: par exemple, la jalousie ou l'« envie de Dieu » (*sphonos Theou*), ainsi que le pensaient certains auteurs grecs, ou tout simplement la volonté de Dieu de punir l'arrogance humaine, la *hybris*.

Le concept décisif qu'introduit saint Paul dans son débat autour de l'humilité est le concept de vérité. Dieu aime l'humble car l'humble est dans la vérité ; c'est un homme vrai, authentique. Il punit l'orgueil, car l’orgueil, avant d'être arrogance, est mensonge. En effet, tout ce qui dans l'homme n'est pas humilité, est mensonge.

Cela explique pourquoi les philosophes grecs, qui pourtant connurent et exaltèrent presque toutes les autres vertus, ne connurent pas l’humilité. Le mot humilité (*tapeinosis*) garda toujours chez eux, un sens essentiellement négatif de bassesse, di petitesse, de mesquinerie et de pusillanimité. Les philosophes grecs ne connaissaient pas les deux principes fondamentaux qui permettent d'associer l'humilité et la vérité : l'idée de création et le concept biblique de péché. Le concept de création fonde la certitude que tout ce qu'il y a de bon et de beau dans l'homme vient de Dieu, sans exception ; le concept biblique de péché fonde la certitude que tout ce qu'il y a de mal dans l'homme, au sens moral du terme, est le fruit de sa liberté, vient de lui-même. L'homme biblique est conduit à l'humilité soit par le bien, soit par le mal qu'il découvre en lui-même.

Mais venons à la pensée de l'Apôtre. Le mot qu'il utilise dans notre texte pour parler de l’humilité-vérité c'est la parole sobriété ou sagesse (*sophrosyne*). Il exhorte les chrétiens à ne pas se faire une idée erronée et exagérée d'eux-mêmes, mais plutôt à faire une évaluation juste, sobre, nous pourrions presque dire objective. Dans l'exhortation, reprise au verset 16, l'expression « se faire une idée sobre de soi-même », trouve son équivalent dans l'expression « se laisser attirer par ce qui est humble ». Par là l’Apôtre en vient à dire que l’homme est sage lorsqu’il est humble et qu’il est humble quand il est sage.

En s’abaissant, l’homme s’approche de la vérité. « Dieu est lumière » , dit saint Jean (1 Jn 1, 5), il est vérité, et il ne peut rencontrer l'homme que dans la vérité. Il donne sa grâce à l'humble parce que seul l'humble est capable de reconnaître la grâce; il ne dit pas: « La vigueur de ma main, ou mon intelligence, a fait cela! » (cf. Dt 8, 17; Is 10, 13). Sainte Thérèse d’Avila a écrit: « Je me demandais un jour pour quelle raison le Seigneur aime tant l’humilité et subitement, sans aucune réflexion de ma part, il me vint à l’esprit que ce doit être parce qu’il est la suprême vérité et que l’humilité est vérité » [[12]](#footnote-12).

2. Qu’as-tu que tu n’aies reçu?

L’Apôtre ne nous laisse pas maintenant, dans le vague ou en surface, au sujet de cette vérité sur nous-mêmes. Certaines de ses phrases, lapidaires, contenues dans d’autres lettres, mais faisant partie de ce même ordre d’idées, ont le pouvoir de nous soustraire tout « point d’appui » et de nous faire aller vraiment au fond dans la découverte de la vérité.

Une de ces phrases dit ceci: « Qu’as-tu que tu n’aies reçu? Et si tu l’as reçu, pourquoi te glorifier comme si tu ne l’avais pas reçu? » (1 Co 4, 7). Il n’y a qu’une seule chose que je n’ai pas reçue, qui est toute et uniquement mienne, c’est le péché. Celui-ci, je sais et je sens qu’il vient de moi, qu’il trouve en moi sa source, ou, du moins, dans l’homme et dans le monde, non en Dieu, tandis que tout le reste – y compris le fait de reconnaître que le péché vient de moi – vient de Dieu. Une autre phrase dit: « Si quelqu’un estime être quelque chose, alors qu’il n’est rien, il se fait illusion » (Ga 6, 3).

La « juste évaluation » de soi-même est donc celle-ci: reconnaître notre néant! C’est là le terrain solide auquel tend l’humilité ! La perle précieuse est précisément la sincère et paisible conviction que, de nous-mêmes, nous ne sommes rien, nous ne pouvons rien penser, nous ne pouvons rien faire. « Hors de moi, vous ne pouvez rien faire », dit Jésus et l’Apôtre ajoute : « Ce n’est pas que de nous-mêmes nous soyons capables de revendiquer quoi que ce soit… » (2 Co 3,5). Nous pouvons, à l’occasion, nous servir de l’une ou l’autre de ces paroles pour couper court à une tentation, à une pensée, à une vaine complaisance, comme d’un véritable « glaive de l’Esprit »: « Qu’as-tu que tu n’aies reçu? » L’efficacité de la Parole de Dieu s’expérimente surtout dans ce cas : lorsqu’on s’en sert pour soi, plutôt que lorsqu’on s’en sert pour les autres.

De cette manière nous sommes acheminés vers la découverte de la vraie nature de notre néant, qui n’est pas un néant pur et simple, un « innocent petit rien ». Nous entrevoyons le but ultime auquel la Parole de Dieu veut nous amener et qui est de reconnaître ce que nous sommes en vérité : un rien orgueilleux ! Je suis ce quelqu’un qui « croit être quelque chose » tandis qu’il n’est rien; je suis celui qui n’a rien qu’il n’ait reçu, mais qui toujours se vante - ou est tenté de se vanter - de quelque chose, comme s’il ne l’avait pas reçu!

Ce n’est pas là la situation de quelques-uns, mais une misère commune à tous. C’est la définition même de ce que l’Apôtre appelle «  notre vieil homme » (Rom 6,6): un rien qui se croit quelque chose, un rien orgueilleux. L’Apôtre lui-même avoue ce qu’il découvrait quand il descendait au plus profond de son cœur: « J’aperçois en moi - disait-il - une autre loi… Je découvre que le péché habite en moi… Malheureux homme que je suis! Qui me délivrera ? » (cf. Rm 7, 14-25). Cette « autre loi », ce péché « qui l’habite » c’est, pour saint Paul, comme on le sait, avant tout l’autoglorification, l’orgueil, le fait de se vanter soi-même.

Au fond de notre descente, nous découvrons donc, en nous, non pas l’humilité, mais la superbe. Mais précisément, c’est la découverte de ce que nous sommes radicalement remplis de superbe, et que nous le sommes par notre faute - non par la faute de Dieu - car nous le sommes devenus par le mauvais usage de notre liberté, c’est donc cette découverte qui est l’humilité. Voilà en quoi consiste la vérité ! Avoir atteint ce but, ou même seulement l’avoir entrevu comme de loin, à travers la Parole de Dieu, est une grande grâce. Cela donne une paix nouvelle. Comme celui qui, en temps de guerre, découvre qu’il possède sous sa propre maison, sans même devoir en sortir, un abri sûr contre les bombardements, absolument imprenable.

Une grande maîtresse de spiritualité - sainte Angèle de Foligno - s’écria à l'approche de sa mort: « Ô rien inconnu, ô rien inconnu ! L’âme ne peut avoir en ce monde une vision plus haute que de voir son rien et de s’y tenir comme dans la cellule d’une prison »[[13]](#footnote-13). La sainte exhortait aussi ses fils spirituels à faire tout leur possible pour rentrer aussitôt dans cette cellule dès que, pour un motif quelconque, ils en seraient sortis. Il faut faire comme certaines bestioles très craintives qui ne s’éloignent jamais du trou de leur tanière, de manière à pouvoir y rentrer aussitôt, aux premiers signes de danger.

Il y a un grand secret caché dans ce conseil, une vérité mystérieuse que l’on expérimente en la mettant en pratique. On découvre alors que cette cellule existe vraiment et qu'elle est accessible chaque fois que l'on veut y entrer. Elle consiste dans le paisible et tranquille sentiment d’être un rien et un rien orgueilleux. Lorsqu’on se trouve à l’intérieur de cette cellule de la prison, on ne voit plus les défauts du prochain, ou bien on les voit sous un autre jour. L’on comprend qu’il est possible de réaliser, avec la grâce et l’exercice, ce que dit l’Apôtre et qui, à première vue, semble excessif, à savoir: « estimer les autres supérieurs à soi » (Ph 2,3), ou du moins on comprend comment cela a pu être possible aux saints.

S’enfermer dans ce cachot est donc tout autre chose que de s’enfermer en soi-même ; c’est au contraire, s’ouvrir aux autres, à l’être, à l’objectivité des choses. Le contraire de ce que les ennemis de l’humilité chrétienne ont toujours pensé. C’est se fermer, non pas dans l’égoïsme mais à l’égoïsme. C’est la victoire sur l’un des maux que même la psychologie moderne juge funeste pour la personne humaine : le narcissisme.

Dans cette cellule, en outre, l’ennemi ne pénètre pas. Antoine le Grand eut un jour une vision; il vit en un instant le monde tout couvert des filets de l’ennemi étroitement unis devant lui et il dit en gémissant : « Qui pourra donc éviter tous ces filets ? » Et une voix lui répondit : « L’humilité ! »[[14]](#footnote-14).

L’Évangile nous présente un modèle insurpassable de cette humilité-vérité, il s'agit de Marie. Dieu – chante Marie dans le Magnificat – « a jeté les yeux sur l’humilité de sa servante » (Lc 1, 48). Mais qu’est-ce que la Vierge entend ici par « humilité »? Non pas la vertu d’humilité, mais son humble condition ou, tout au plus, son appartenance à la catégorie des humbles et des pauvres dont il est question dans la suite du Cantique. Le renvoi explicite au cantique d’Anne, la mère de Samuel, le confirme, où le même terme employé par Marie (*tapeinosis*) veut dire ici clairement, misère, stérilité, humble condition, et non pas sentiment d’humilité.

Mais c’est là une évidence. Comment imaginer que Marie exalte sa propre humilité sans détruire, par le fait même, l’humilité de Marie ? Comment penser que Marie attribue à son humilité le choix de Dieu, sans détruire par là même, la gratuité de ce choix et rendre incompréhensible toute la vie de Marie à partir de son Immaculée Conception elle-même ? Pour souligner l'importance de l'humilité, quelqu'un a imprudemment écrit que Marie « ne s’attribue aucune autre vertu hormis son humilité », comme si, de cette manière, on faisait un grand honneur, et non au contraire, un grand tort, à cette vertu. La vertu d’humilité a un statut tout particulier: on la possède si l’on ne croit pas la posséder, on ne la possède pas si on croit la posséder. Seul Jésus peut se déclarer « humble de cœur » et l’être vraiment; c’est là, le caractère unique et incomparable de l’humilité de l’homme-Dieu.

Marie n’avait-elle donc pas la vertu d’humilité? Bien sûr qu’elle l’avait, et à un degré suprême, mais cela, Dieu seul le savait. C’est cela, précisément, la qualité inégalable de la véritable humilité: son parfum n’est saisi que par Dieu; non par celui dont il émane. L’âme de Marie, libre de toute vraie concupiscence par rapport au péché, devant la situation nouvelle créée par sa divine maternité, s’est placée, aussitôt et spontanément, à son centre de vérité à son néant - et rien ni personne n’a pu la faire sortir de là.

En cela, l’humilité de la Mère de Dieu apparaît comme un prodige unique de la grâce. Elle a arraché à Luther cet éloge: « Bien que Marie ait accueilli en elle cette grande œuvre de Dieu, elle eut et demeura dans un tel sentiment de soi qu’elle ne s’éleva point au-dessus du moindre des hommes de la terre [...]. C’est ici qu’il faut célébrer l’esprit de Marie, merveilleusement pur, qui, tandis qu’on lui fait un si grand honneur ne se laisse pas soumettre à la tentation, mais comme ne voyant rien, demeure dans le droit chemin » [[15]](#footnote-15).

La sobriété de Marie est au-dessus de toute comparaison, même parmi les saints. Elle a soutenu la redoutable tension de cette pensée: « Tu es la mère du Messie, la Mère de Dieu ! Tu es celle que toute femme de ton peuple aurait voulu être! ». « Et comment m’est-il donné que vienne à moi la mère de mon Seigneur ? » , s’était écriée Élisabeth, et elle de répondre : « Il a jeté les yeux sur l’abaissement de sa servante! » Elle s’abîma dans son néant et c’est Dieu seul qu’elle « éleva » en disant: « Mon âme exalte le Seigneur. » Le Seigneur, pas la servante. Marie est véritablement le chef-d’œuvre de la grâce divine.

3. Humilité et humiliations

Nous ne devons pas avoir l’illusion d’être arrivés à l’humilité, du seul fait que la Parole de Dieu nous a amenés à découvrir notre néant. Où en sommes-nous en fait d’humilité, nous le voyons lorsque l’initiative passe de nous aux autres, c’est-à-dire lorsque ce n’est plus nous qui reconnaissons nos défauts et nos torts, mais les autres ; lorsque nous sommes capables non seulement de nous dire notre propre vérité, mais aussi, de laisser de bon gré les autres nous la dire. On le voit, autrement dit, dans les remarques, les corrections, les critiques et les humiliations. « Il est souvent utile, -écrit l'auteur de l'Imitation du Christ - pour nous maintenir dans une plus grande humilité, que les autres connaissent nos défauts et qu'ils nous les reprochent » [[16]](#footnote-16).

Prétendre faire mourir notre orgueil par nos propres armes sans que personne n’intervienne de l’extérieur, c’est comme se servir de notre bras pour nous punir nous-mêmes : nous ne nous ferons jamais bien mal. C’est vouloir pratiquer sur nous-mêmes l’ablation d’une tumeur. Il y a des personnes (et j’en suis sûrement) qui sont capables de dire d’eux-mêmes - et en toute sincérité - tout le mal possible et imaginable ; des personnes qui, au cours d'une liturgie pénitentielle, s’accusent eux-mêmes avec une franchise et un courage admirables, mais dès que quelqu’un autour d’eux semble tant soit peu prendre au sérieux leurs aveux, ou ose dire lui-même une petite partie de ce qu’ils ont dit spontanément, cela provoque des étincelles. Évidemment, il y a encore beaucoup de chemin à parcourir avant d’arriver à la vraie humilité et à l’humble vérité.

Lorsque je cherche à recevoir de la gloire de la part d’un homme pour quelque chose que je dis ou que je fais, il est quasiment certain que ce même homme cherche à recevoir de la gloire de ma part pour ce qu’il dit ou fait en réponse. Il arrive ainsi que chacun cherche sa propre gloire et que personne ne l’obtienne, et si, par hasard, on l’obtient, ce n’est là que « vaine gloire », c’est-à-dire une gloire vide, destinée à se perdre en fumée avec la mort. Mais l’effet en est quand même terrible ; Jésus attribuait à la recherche de sa propre gloire, jusqu’à l’impossibilité même de croire : « Comment pouvez-vous croire - disait-il aux pharisiens - vous qui recevez votre gloire les uns des autres et ne cherchez pas la gloire qui vient du Dieu unique ? » (Jn 5, 44).

Quand nous nous trouvons englués en des pensées et des désirs de gloire humaine, jetons dans la mêlée de semblables pensées, telle une torche ardente, la parole que Jésus lui-même utilisa et qu’il nous a laissée : « Je ne cherche pas ma gloire! » (Jn 8,50). Elle a le pouvoir quasi sacramentel de réaliser ce qu’elle signifie, de dissiper de telles pensées

Celle de l’humilité est une lutte - on le voit - qui dure toute la vie et qui s’étend à tous les aspects de la vie. L’orgueil est capable de se nourrir autant du bien que du mal et donc de survivre à toutes les situations et à tous les « climats ». Et même, à la différence de ce qui arrive pour tous les autres vices, ce n’est pas le mal, mais le bien qui est le terrain préféré de culture de ce terrible « virus ».

« La vanité est si ancrée dans le cœur de l’homme, qu’un soldat, un goujat, un cuisinier, un crocheteur se vante et veut avoir ses admirateurs et les philosophes même en veulent, et ceux qui écrivent contre, veulent avoir la gloire d’avoir bien écrit, et ceux qui lisent veulent avoir la gloire de les avoir lus, et moi qui écris ceci ai peut-être cette envie et peut-être que ceux qui le liront »[[17]](#footnote-17).

La vaine gloire est capable de transformer en un acte d’orgueil notre propre effort vers l’humilité. Mais avec la grâce, nous pouvons sortir vainqueurs même de cette terrible bataille. Si en effet ton vieil homme arrive à transformer en actes d’orgueil tes actes d’humilité eux-mêmes, toi, avec la grâce, transforme en actes d’humilité tes propres actes d’orgueil en les reconnaissant comme tels. En reconnaissant humblement que tu es un rien orgueilleux. Ainsi, Dieu est glorifié même par notre orgueil.

Dans cette bataille Dieu vient habituellement au secours des siens par un remède combien efficace et singulier: « Et ces révélations dont il s’agit sont tellement extraordinaires - écrit saint Paul - que, pour m’empêcher de me surestimer, j’ai reçu dans ma chair une écharde, un envoyé de Satan qui est là pour me gifler, pour empêcher que je me surestime » (2 Cor 12, 7). Pour que l’homme « ne s’élève pas dans ses pensées orgueilleuses », Dieu le fixe au sol par une sorte d’ancre ; il lui met des « poids aux côtés » (cf. Ps 66, 11).

Nous ne savons pas ce qu’était exactement cette « écharde en la chair » et cet « ange de Satan » pour Paul, mais nous savons bien ce que c’est pour chacun de nous ! Tous ceux qui veulent suivre le Seigneur et servir l’Église l'expérimente. Ce sont des situations humiliantes par lesquelles nous sommes ramenés constamment, parfois nuit et jour, à la dure réalité de ce que nous sommes. Ce peut être un défaut, une maladie, une faiblesse, une inaptitude, que le Seigneur nous laisse, malgré toutes nos prières. Une tentation persistante et humiliante, peut-être justement une tentation d’orgueil! Une personne avec laquelle on est obligé de vivre et qui, malgré la droiture d’intention d’un côté comme de l’autre, est une véritable écharde dans la chair et a le pouvoir de mettre à nu notre fragilité, de démolir notre présomption

Parfois il s’agit de choses encore plus lourdes : des situations, où le serviteur de Dieu est contraint d’assister impuissant à l’échec de tous ses efforts (cf. 1 Pt 5, 6) et à faire face à des circonstances beaucoup trop grandes pour lui, qui lui font toucher du doigt sa nullité face au pouvoir du mal et des ténèbres. C’est alors surtout qu’il apprend ce que cela veut dire « s’humilier sous la main puissante de Dieu » (cf. 1 P 5,6).

L'humilité n'est pas seulement importante pour le progrès personnel sur le chemin de la sainteté; elle est essentielle aussi pour le bon fonctionnement de la vie communautaire, pour l'édification de l'Eglise. Pour moi l'humilité est l'isolant dans la vie de l'Église. L'isolant est très important et vital pour les progrès dans le domaine de l'électricité. Plus la tension est élevée, plus le courant électrique qui traverse un fil est puissant, plus l'isolant doit être résistant pour empêcher le courant de se décharger dans le sol ou de provoquer des courts-circuits. Aux progrès dans le domaine de l'électricité doivent correspondre des progrès similaires dans la technique d'isolation. L'humilité est, dans la vie spirituelle, le grand isolant qui permet au courant divin de la grâce d'investir une personne sans la dissiper, ou pire, provoquer des flammes d'orgueil et de rivalité.

Concluons par les paroles d'un psaume qui nous permet de transformer en prière l'exhortation que l'Apôtre nous a adressé par son enseignement sur l'humilité:

Seigneur, je n’ai pas le cœur fier

ni le regard ambitieux;

je ne poursuis ni grands desseins

ni merveilles qui me dépassent.

Non, mais je tiens mon âme égale et silencieuse;

mon âme est en moi comme un enfant,

comme un petit enfant contre sa mère.

(Ps 130).

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

Traduit en Français par les Frères Mineurs Capucins de Lourdes

P. Raniero Cantalamessa

Quatrième prédication de Carême 2018

“QUE CHACUN SOIT SOUMIS AUX AUTORITES ETABLIES”

L'obéissance à Dieu dans la vie chrétienne

1. Le fil d’en haut

En esquissant les traits, ou les vertus, qui doivent briller dans la vie de ceux qui sont renésdans l'Esprit, après avoir parlé de la charité et de l’humilité, saint Paul, au chapitre 13 de la lettre aux Romains, en vient à parler aussi de l’obéissance :

“Que chacun se soumette aux autorités en charge. Car il n’y a point d’autorité qui ne vienne de Dieu, et celles qui existent sont constituées par Dieu. Si bien que celui qui résiste à l’autorité se rebelle contre l’ordre établi par Dieu” (Rm 13, 1 ss).

La suite du texte, qui parle de glaive et d’impôt, ainsi que la comparaison avec d’autres textes du Nouveau Testament sur le même sujet (cf. Tt 3, 1 ; 1 P 2, 13-15), indiquent clairement que l’Apôtre ne parle pas ici de l’autorité en général ou de toute autorité, mais uniquement de l’autorité civile et de l’État. Saint Paul traite d’un aspect particulier de l’obéissance qui était d’une actualité brûlante au moment où il écrivait et, peut-être, dans la communauté même à laquelle il s’adressait.

C’était le moment où mûrissait, au sein du judaïsme palestinien, la révolte zélote contre Rome qui aboutira quelques années plus tard à la destruction de Jérusalem. Le christianisme était né du judaïsme, de nombreux membres de la communauté chrétienne, même à Rome, étaient des juifs convertis. Le problème de savoir si l’on devait obéir ou non à l’État romain se posait, indirectement, même pour les chrétiens.

L’Église apostolique se trouvait face à un choix décisif. Saint Paul, comme d’ailleurs tout le Nouveau Testament, résout le problème à la lumière de l’attitude et des paroles de Jésus, spécialement de la parole au sujet de l’impôt à César (cf. Mc 12, 17). Le Royaume prêché par le Christ « n’est pas de ce monde », c’est-à-dire qu’il n’est pas de nature nationale et politique. Aussi, il est possible d'exister sous n’importe quel régime politique, en acceptant ses avantages (telle la citoyenneté romaine), ainsi que ses lois. Le problème, en somme, est résolu dans le sens de l’obéissance à l’État.

L’obéissance à l’État n’est qu’une conséquence et un aspect d’une obéissance bien plus importante que l’Apôtre appelle « l’obéissance à l’Évangile » (cf. Rm 10, 16). L'avertissement sévère de l'Apôtre montre que payer des impôts et plus généralement s'acquitter de son devoir envers la société n'est pas seulement un devoir civil, mais aussi un devoir moral et religieux. C'est une exigence du précepte de l'amour du prochain. L'état n'est pas une entité abstraite; c'est la communauté des personnes qui le composent. Si je ne paie pas mes impôts, si je pollue l'environnement, si je viole les règles de la circulation, je blesse les autres et leur manifeste du mépris. Sur ce point, nous les Italiens (et peut-être pas seulement nous) devrions ajouter quelques questions à nos examens de conscience.

Tout cela est très actuel, mais nous ne pouvons pas limiter la réflexion sur l’obéissance au seul aspect de l’obéissance à l’État. Saint Paul nous indique le point où se situe la réflexion chrétienne sur l’obéissance ; mais il ne nous dit pas, du moins en ce seul texte, tout ce que l’on peut dire de cette vertu. Il tire ici les conséquences de principes posés précédemment, dans la même lettre aux Romains et aussi ailleurs, et c’est à nous d’aller à la recherche de ces principes pour présenter l’obéissance d’une manière qui soit utile et actuelle pour nous aujourd’hui. Il nous faut aller à la découverte de l’obéissance « essentielle », d'où découle toute obéissance particulière y compris celle qui est due aux autorités civiles. Il y a en effet une obéissance qui nous concerne tous - supérieurs et sujets, religieux et laïcs -; elle est la plus importante de toutes, elle régit et vivifie toutes les autres ; et cette obéissance n’est pas l’obéissance de l’homme à l’homme, mais l’obéissance de l’homme à Dieu.

Après le Concile Vatican II on a écrit que: “S’il y a aujourd’hui un problème de l’obéissance, ce n’est pas celui de la docilité directe à l’Esprit Saint - à laquelle au contraire chacun se réclame volontiers - mais plutôt celui de la soumission à une hiérarchie, à une loi, à une autorité humainement exprimées”. Je suis convaincu, moi aussi, qu’il en est ainsi. Mais c’est précisément pour rendre à nouveau possible cette obéissance concrète à la loi et à l’autorité visible qu’il nous faut revenir à l’obéissance à Dieu et à son Esprit.

L’obéissance à Dieu est comme « le fil d’en haut » qui soutient la splendide toile d’araignée suspendue à une haie. En descendant le long d’un fil qu’elle-même produit, l’araignée construit sa toile, parfaite et bien tendue à chaque angle. Cependant, ce fil d’en haut qui a servi à construire la toile n’est pas coupé une fois l’œuvre terminée. Au contraire c'est lui qui, du centre, soutient toute la toile tissée ; sans lui, tout s’affaisse. Si l’on détache un fil latéral (j'ai moi-même essayé une fois), l’araignée accoure et répare rapidement sa toile, mais si l’on coupe le fil qui vient d’en haut, elle s’éloigne : n’y a plus rien à faire.

Quelque chose de semblable se produit dans les relations de l'autorité et de l'obéissance dans une société, un ordre religieux et dans l'Eglise. Chacun de nous vit dans un dense réseau de dépendances envers les autorités civiles, et celles ecclésiastiques; parmi ces dernières, envers le supérieur local, l'évêque, la Congrégation pour le clergé ou pour les religieux, le Pape. L’obéissance à Dieu est le fil d’en haut : tout s’est construit à partir de cette obéissance ; mais on ne peut l’oublier, pas même une fois que la construction est terminée. Sinon, l'on ne comprend plus pourquoi obéir.

2. L’obéissance du Christ

Il est relativement simple de découvrir la nature et l’origine de l’obéissance chrétienne: il suffit de voir à partir de quelle conception de l’obéissance Jésus est défini par l’Écriture « l’obéissant ». Nous découvrons ainsi immédiatement que le vrai fondement de l’obéissance chrétienne, ce n’est pas une idée d’obéissance, c’est un acte d’obéissance ; il ne s'agit pas du principe abstrait d'Aristote selon lequel « l’inférieur doit se soumettre au supérieur », mais un événement; il ne réside pas dans la « droite raison », mais dans le kérygme, et ce fondement le voici: le Christ « s’est fait obéissant jusqu’à la mort » (Ph 2,8); Jésus « apprit, de ce qu’il souffrit, l’obéissance; et après avoir été rendu parfait, il est devenu pour tous ceux qui lui obéissent principe de salut éternel » (He 5,8-9). Le point lumineux, qui éclaire toute la réflexion sur l’obéissance dans la lettre aux Romains, c'est Rm 5, 19: « Par l’obéissance d’un seul tous seront constitués justes ». Celui qui connaît la place qu’occupe la justification dans la lettre aux Romains, peut comprendre, d’après ce texte, la place qu’y occupe l’obéissance !

Essayons de connaître la nature de cet « acte » d’obéissance sur lequel est fondé le nouvel ordre; en d’autres termes, essayons de savoir en quoi a consisté l’obéissance du Christ. Jésus, enfant, obéit à ses parents ; puis, adulte, il se soumet à la loi mosaïque, au Sanhédrin, à Pilate. Cependant saint Paul ne se réfère à aucune de ces obéissances ; il se réfère plutôt à l’obéissance du Christ au Père. L’obéissance du Christ est considérée comme l’antithèse exacte de la désobéissance d’Adam: « Comme en effet par la désobéissance d’un seul homme la multitude a été constituée pécheresse, ainsi par l’obéissance d’un seul la multitude sera constituée juste » (Rm 5, 19 ; cf. 1 Co 15, 22). Mais à qui donc Adam a-t-il désobéi ? Certainement pas à ses parents, ni à l’autorité, ni aux lois. Il a désobéi à Dieu. À l’origine de toutes les désobéissances, il y a une désobéissance à Dieu et à l’origine de toutes les obéissances il y a l’obéissance à Dieu.

L’obéissance enveloppe toute la vie de Jésus. Si saint Paul et la lettre aux Hébreux mettent en lumière la place de l’obéissance dans la mort de Jésus, saint Jean et les Synoptiques complètent le tableau en mettant en lumière la place que l’obéissance a eue dans la vie de Jésus, dans son quotidien. « Ma nourriture - dit Jésus dans l’Évangile de Jean - est de faire la volonté du Père », et « Je fais toujours ce qui lui plaît » (Jn 4, 34 ; 8, 29). La vie de Jésus est comme guidée par un sillon lumineux formé des paroles écrites pour lui dans la Bible : « Il est écrit! Il est écrit! ». C'est par là que passe la victoire sur les tentations dans le désert. C’est dans les Écritures que Jésus puise ce « il faut » (*dei*) qui régit toute sa vie.

La grandeur de l’obéissance de Jésus se mesure objectivement « à ce qu’il souffrit » et subjectivement à l’amour et à la liberté avec lesquels il a obéi. En Jésus resplendit à un degré suprême l’obéissance filiale. Même dans les moments les plus extrêmes, comme lorsque le Père lui offre à boire le calice de la Passion, jamais ne s’éteint sur ses lèvres le cri filial: « Abba! Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m’as-tu abandonné ? » s’écria-t-il sur la croix (Mt 27,46); mais il ajoute aussitôt, selon Luc : « Père, en tes mains je remets mon esprit » (Lc 23,46). Sur la croix, Jésus « s’abandonna au dieu qui l’abandonnait ! » (quoiqu'on entende par cet abandon du Père). Telle est l’obéissance jusqu’à la mort; tel est « le roc de notre salut ».

3. L’obéissance comme grâce : le baptême

Au chapitre 5 de la lettre aux Romains, saint Paul nous présente le Christ comme le modèle des obéissants, en opposition à Adam qui est le modèle des désobéissants. Au chapitre suivant, le sixième, l’Apôtre révèle comment nous entrons dans la sphère de cet événement, c’est-à-dire à travers le baptême. Saint Paul établit avant tout ce principe : si tu te places librement sous la juridiction de quelqu’un, ensuite tu es tenu de le servir et de lui obéir:

Ne le savez-vous pas ? Celui à qui vous vous présentez comme esclaves pour lui obéir, c’est de celui-là, à qui vous obéissez, que vous êtes esclaves : soit du péché, qui mène à la mort, soit de l’obéissance à Dieu, qui mène à la justice? (Rm 6, 16).

Le principe une fois établi, saint Paul rappelle le fait: les chrétiens, se sont mis en fait, librement, sous la juridiction du Christ, le jour où, par leur baptême, ils l’ont accepté comme leur Seigneur:« Vous qui étiez esclaves du péché, vous avez maintenant obéi de tout votre cœur au modèle présenté par l’enseignement qui vous a été transmis. Libérés du péché, vous êtes devenus esclaves de la justice » (Rm 6, 17). Dans le baptême a eu lieu un changement de maître, un changement de camp: du péché à la justice, de la désobéissance à l’obéissance, d’Adam au Christ. La liturgie baptismale a exprimé tout cela, par l’opposition du: « Je renonce - Je crois ».

L’obéissance est donc, pour la vie chrétienne, un élément constitutif; c’est la conséquence pratique et nécessaire de l’acceptation de la seigneurie du Christ. Il n’y a pas de seigneurie en acte, s’il n’y a pas, de la part de l’homme, l’obéissance. Au baptême nous avons accepté un Seigneur, un Kyrios, mais un Seigneur « obéissant », lui qui, précisément, est devenu Seigneur à cause de son obéissance (cf. Ph 2,8- 11), et dont sa seigneurie est, pour ainsi dire, fondée sur l'obéissance. L’obéissance ici est moins soumission que ressemblance ; obéir à un tel Seigneur, c’est lui ressembler, car c'est bien par son obéissance jusqu'à la mort qu'il a obtenu le nom de Seigneur qui est au-dessus de tout nom (cf. Ph 2, 8-9).

Nous découvrons, par là, que l’obéissance, avant d’être une vertu, est un don, avant d’être une loi, est une grâce. La différence entre les deux, c’est que la loi *ordonne* de faire, tandis que la grâce *donne* de faire. L’obéissance est d’abord œuvre de Dieu dans le Christ, ensuite elle est donnée au croyant pour qu’il l’exprime, à son tour, dans sa vie par une fidèle imitation. En d’autres termes, nous n’avons pas seulement le devoir d’obéir, mais désormais nous avons aussi la grâce d’obéir!

L’obéissance chrétienne s’enracine donc, dans le baptême ; par le baptême tous les chrétiens sont « voués » à l’obéissance; en un certain sens, ils en ont fait eux aussi le « vœu ». La redécouverte de cette donnée commune à tous, fondée sur le baptême, répond à un besoin vital des laïcs dans l’Église. Le Concile Vatican II a énoncé le principe de l’« appel universel à la sainteté » du peuple de Dieu (LG, 40), et comme il n’y a pas de sainteté sans obéissance, affirmer que tous les baptisés sont appelés à la sainteté revient à dire que tous sont appelés à l’obéissance et qu’il y a également un appel universel à l’obéissance.

4. L’obéissance comme « devoir »: l’imitation du Christ

Dans la première partie de la lettre aux Romains, saint Paul nous présente Jésus-Christ comme un « don » à accueillir par la foi, alors que dans la seconde partie - parénétique - il nous présente le Christ comme un « modèle » à imiter par la vie. Ces deux aspects du salut sont également présents à l’intérieur de chaque vertu ou fruits de l’Esprit. En toute vertu chrétienne, il y a un élément qui relève du mystère et un élément ascétique, une partie qui est confiée à la grâce et une partie qui est confiée à la liberté. Il nous faut maintenant considérer ce second aspect, c’est-à-dire notre imitation effective de l’obéissance du Christ. L’obéissance comme devoir.

Dès que l’on essaye de rechercher, dans le Nouveau Testament, en quoi consiste le devoir de l’obéissance, on fait une découverte surprenante : l’obéissance est vue presque toujours comme une obéissance à Dieu. Certes, il est question aussi de toutes les autres formes d’obéissance : aux parents, aux maîtres, aux supérieurs, aux autorités civiles, « à toute institution humaine » (1 P 2, 13), mais beaucoup moins souvent et de manière beaucoup moins solennelle. Le substantif même « obéissance » est toujours et uniquement utilisé pour indiquer l’obéissance à Dieu ou, de toute manière, à des instances de nature divine, excepté le seul passage de la lettre à Philémon (v.21) où ce terme indique l’obéissance à l’Apôtre. Saint Paul parle d’obéissance à la *foi* (Rm 1, 5 ; 16,26), d’obéissance à *l’enseignement* (Rm 6, 17), d’obéissance à *l’Évangile* (Rm 10, 16; 2 Th 1,8), d’obéissance à la *vérité* (Ga 5, 7), d’obéissance au *Christ* (2 Co 10, 5). Ce même langage se retrouve aussi ailleurs dans le Nouveau Testament (cf. At 6, 7; 1 P 1, 2. 22).

Mais pouvons-nous parler aujourd’hui d’obéissance à Dieu, après que la nouvelle et vivante volonté de Dieu, manifestée dans le Christ, a été comme codifiée dans toute une série de lois et de hiérarchies ? Est-il permis de penser qu’il existe encore, après tout cela, de « libres » volontés de Dieu à accueillir et à accomplir ? Oui, sans aucun doute! Si l’on pouvait codifier et objectiver de manière exhaustive et définitive la vivante volonté de Dieu en une série de lois, de normes et d’institutions, dans un « ordre » institué et défini une fois pour toutes, l’Église finirait par se pétrifier.

La redécouverte de l’importance de l’obéissance à Dieu est une conséquence naturelle de la redécouverte de la dimension pneumatique – à côté de celle hiérarchique – de l’Église et de la primauté, en elle, de la Parole de Dieu. L’obéissance à Dieu, en d’autres termes, n’est concevable que lorsqu’on affirme clairement - comme le fait le Concile Vatican II - que l’Esprit Saint “il introduit dans la vérité tout entière, il assure l’unité de la communauté et du ministère, il bâtit et la dirige grâce à la diversité des dons hiérarchiques et charismatiques, il l’orne de ses fruits. Par la vertu de l’Évangile, il fait la jeunesse de l’Église et la renouvelle sans cesse, l’acheminant à l’union parfaite avec son époux”(LG, 4).

Ce n’est que si l’on croit à une « Seigneurie » actuelle et ponctuelle du Ressuscité dans l’Église, si l’on est intimement convaincu qu’aujourd’hui encore - comme dit le psaume - « il parle le Seigneur, le Dieu des dieux, il ne se taira pas » (Ps 50,1), qu’alors, mais alors seulement, on sera en mesure de comprendre la nécessité et l’importance de l’obéissance à Dieu. Elle est une attention que l'on prête à Dieu qui parle, dans l’Église, par son Esprit, lequel éclaire les paroles de Jésus et de toute la Bible et leur confère autorité en faisant d'elles des canaux de la vivante volonté de Dieu pour nous.

Mais de même que, dans l’Église, institution et mystère ne sont pas opposés mais unis, ainsi devons-nous montrer à présent que l’obéissance à l’Esprit ne détourne pas de l’obéissance aux autorités visibles et institutionnelles, mais au contraire, qu’elle la renouvelle, la renforce et la vivifie, à tel point que l’obéissance aux hommes devient le critère pour juger de l’existence et de l’authenticité de cette obéissance à Dieu. C’est le même principe qui s'applique à la charité. Le premier commandement, c'est aimer Dieu, mais le critère pour le juger c'est l’amour du prochain : « Celui qui n’aime pas son frère qu’il voit, -écrit saint Jean- ne saurait aimer le Dieu qu’il ne voit pas » (1 Jn 4, 20). On doit dire la même chose de l’obéissance : si tu n’obéis pas aux supérieurs que tu vois, comment peux-tu dire que tu obéis à Dieu que tu ne vois pas ?

L'obéissance à Dieu se produit généralement de cette manière. Dieu te fait entrevoir sa volonté sur toi; il s'agit d'une « inspiration » qui, ordinairement, naît d’une parole de Dieu entendue ou lue dans la prière. Tu te sens « interpellé » par cette parole ou cette inspiration; tu sens qu’elle te « demande » quelque chose de nouveau et tu dis « oui ». Si c'est une décision qui aura des conséquences pratiques, tu ne peux pas agir uniquement sur la base de ton inspiration. Tu dois remettre ton appel entre les mains des supérieurs ou de ceux qui ont, de quelque manière, une autorité spirituelle sur toi, en croyant que si cela vient de Dieu, Dieu lui-même le fera reconnaître comme tel par ses représentants.

Mais que faire lorsqu’un conflit se profile entre les deux obéissances et que le supérieur humain te demande de faire une chose différente et opposée à celle qui, tu le crois, t’est commandée par Dieu? Il suffit de se demander ce que fit Jésus dans un tel cas ? Il accepta l’obéissance extérieure et se soumit aux hommes ; mais, ce faisant, loin de renier son obéissance au Père, il l’accomplit au contraire. C’était cela, précisément, que le Père voulait. Sans le savoir et sans le vouloir, -parfois en toute bonne foi, parfois non, - les hommes, comme il en fut jadis de Caïphe, Pilate et la foule, deviennent des instruments, afin que s’accomplisse la volonté de Dieu et non la leur.

Toutefois, même cette règle n’est pas absolue. Je ne parle pas ici du devoir positif de désobéir lorsque l’autorité –comme en certains régimes dictatoriaux - commande de faire quelque chose clairement immoral et criminel. En demeurant dans le domaine religieux la volonté de Dieu et sa liberté peuvent exiger de l’homme - ainsi pour Pierre, face à l’injonction du Sanhédrin - qu’il obéisse à Dieu, plutôt qu’aux hommes (cf. Ac 4, 19-20). Mais celui qui s'engage sur ce chemin doit accepter, comme tout vrai prophète de mourir à lui-même (et souvent aussi physiquement), avant de voir sa parole réalisée. Dans l'Église catholique, la vraie prophétie a toujours été accompagnée de l'obéissance au pape. Don Primo Mazzolari et don Lorenzo Milani en sont des exemples récents.

Obéir seulement quand ce que dit le supérieur correspond exactement à nos idées et à nos choix, n'est pas obéir à Dieu, mais à nous-mêmes; ce n'est pas faire la volonté de Dieu, mais sa propre volonté. Si, en cas d'avis divergents, au lieu de s'interroger, le supérieur, son discernement et sa compétence sont immédiatement remis en question, nous ne sommes plus obéissants mais objecteurs.

5. Une obéissance ouverte toujours et à tous

L'obéissance à Dieu c'est l'obéissance qui est toujours possible. Il n’arrive que de temps en temps, trois ou quatre fois dans toute une vie, d’avoir à accomplir des actes d’obéissance aux ordres et aux autorités visibles; je parle, bien entendu, d’actes d’obéissance d’une certaine importance. Toutefois, obéir à Dieu, cela nous est demandé souvent. Plus on obéit, plus les ordres de Dieu se multiplient, car il sait que c’est le plus beau don qu’il puisse nous faire, celui-là même qu’il fit à Jésus son Fils bien-aimé. Lorsque Dieu trouve une âme décidée à obéir, il prend alors sa vie en main, comme on prend le timon d’un navire, ou comme on prend en main les rênes d’un attelage. Il devient pleinement, et non seulement en théorie, le « Seigneur », c’est-à-dire celui qui « régit », qui « gouverne », déterminant, pour ainsi dire, moment par moment, les gestes, les paroles de cette personne, sa manière d’employer le temps, tout.

J’ai dit qu’obéir à Dieu est une chose que l’on peut toujours faire. Je dois dire que c’est aussi une chose que nous pouvons tous faire, que nous soyons subalternes ou supérieurs. On a l’habitude de dire qu’il faut savoir obéir pour pouvoir commander. Il ne s’agit pas seulement d’une maxime de sagesse humaine ; une profonde raison théologique est à la base de cette affirmation. Cela signifie que la véritable source de l'autorité spirituelle réside plus dans l'obéissance que dans le titre ou la charge que quelqu'un reçoit. Concevoir l'autorité comme obéissance signifie ne pas se contenter de la seule autorité extérieure, mais chercher aussi l'autorité intérieure qui ne peut venir que du fait que Dieu est avec toi et appuie ta décision. Cela signifie s'approcher de ce type d'autorité qui émanait de la façon de faire du Christ et qui poussait les gens à s'émerveiller: “ Qu’est-ce que cela veut dire ? Voilà un enseignement nouveau, donné avec autorité!” (Mc 1, 27).

C'est en fait une autorité différente, c’est-à-dire un pouvoir réel et efficace, non pas un pouvoir purement nominal ou lié à la fonction, c'est un pouvoir intrinsèque et non pas extrinsèque. Lorsqu’un ordre est donné par un parent ou un supérieur qui s’efforce de vivre selon la volonté de Dieu, qui a prié auparavant et n’a aucun intérêt personnel à défendre, mais simplement le bien d'un frère ou de son enfant, l’autorité même de Dieu vient renforcer cet ordre ou cette décision. Si cela donne lieu à une contestation, Dieu dit à son représentant ce qu’il a dit un jour à Jérémie : « Voici que moi, aujourd’hui même, je t’ai établi comme ville fortifiée, un rempart de bronze (…) ils lutteront contre toi mais ne pourront rien contre toi, car je suis avec toi » (Jr 1, 18 ss.). Saint Ignace d'Antioche donnait ce sage conseil à l'un de ses disciples et confrères dans l'épiscopat, Saint Polycarpe : « Que rien ne se fasse sans ton consentement mais toi, ne fais rien sans le consentement de Dieu [[18]](#footnote-18).

Cette voie de l’obéissance à Dieu n’a en soi, rien de mystique et d’extraordinaire. Elle est au contraire ouverte à tous les baptisés. Elle consiste à " présenter les questions à Dieu »,” (cf. Ex 18, 19). Je peux décider seul de prendre une initiative, d’entreprendre ou non un voyage, un travail, de faire une visite, une dépense et, une fois la décision prise, prier Dieu pour que tout se passe bien. Mais si l’amour de l’obéissance en Dieu naît en moi, je procéderai de manière différente : je demanderai d’abord à Dieu, avec le moyen très simple de la prière dont nous disposons tous, si sa volonté est que je fasse ce voyage, ce travail, cette visite, cette dépense, puis je le ferai, ou non, mais il s’agira dans tous les cas d’un acte d’obéissance à Dieu, et non plus d’une initiative libre.

Il est clair que je n’entendrai normalement aucune voix au cours de ma brève prière, et que je ne recevrai aucune réponse explicite sur ce que je dois faire ou en tout cas, il n’est pas nécessaire que je la reçoive pour que ce que je fasse soit en obéissance. En faisant cela, en effet, j’ai soumis la question à Dieu, je me suis dépouillé de ma volonté, j’ai renoncé à décider seul et j’ai donné à Dieu une possibilité d’intervenir, s’il le souhaitait, dans ma vie. Indépendamment de ce que je déciderai alors de faire, en me basant sur les critères ordinaires de discernement, je ferai un acte d’obéissance à Dieu. C'est ainsi que je cède les rênes de ma vie à Dieu! La volonté de Dieu pénètre ainsi de plus en plus profondément dans le tissu d'une existence, en l’enrichissant et en faisant d’elle un « sacrifice vivant, saint et agréable à Dieu » (Rm 12, 1).

Nous terminons aujourd'hui encore avec les paroles d'un psaume qui nous permet de transformer en prière l'enseignement que nous a donné l'apôtre Un jour que le psalmiste était rempli de joie et de reconnaissance pour les bienfaits de son Dieu (“D'un grand espoir j'espérais le Seigneur : il s'est penché vers moi pour entendre mon cri [...]; Il m'a tiré de l'horreur du gouffre...”), se trouvant dans un véritable état de grâce, le psalmiste se demande ce qu’il peut faire pour répondre à tant de bonté de la part de Dieu: offrir des holocaustes ? des victimes ? Aussitôt il comprend que ce n’est pas cela que Dieu attend de lui; c’est trop peu pour exprimer ce qu’il a dans le cœur. Et voici alors l’intuition et la révélation: ce que Dieu attend de lui, c’est une décision généreuse et solennelle, d’accomplir, désormais, tout ce que Dieu désire de lui, de lui obéir en tout. Alors il dit:

“ Voici, je viens.

Dans le livre, il est écrit pour moi,

que je fasse ta volonté.

Mon Dieu, voilà ce que j'aime :

ta loi me tient aux entrailles”.

En entrant dans le monde, Jésus a fait siennes ces paroles en disant: « Voici, je viens pour faire, ô Dieu, ta volonté » (He 10, 5 s.). Maintenant c’est notre tour. Toute notre vie, jour après jour, peut être vécue à la lumière de ces paroles : « Voici, je viens pour faire, ô Dieu, ta volonté! » Le matin, au commencement d’une nouvelle journée, puis, en allant à un rendez-vous, à une rencontre, en commençant un nouveau travail : « Voici, je viens pour faire, ô Dieu, ta volonté! »

Nous, nous ne savons pas ce que cette journée, cette rencontre, ce travail nous réserveront; nous ne savons avec certitude qu’une seule chose : c’est que nous voulons accomplir là la volonté de Dieu. Nous ne savons pas ce que l’avenir réservera à chacun d’entre nous ; mais il est bon de s’acheminer vers lui avec sur les lèvres ces paroles : « Voici, je viens pour faire, ô Dieu, ta volonté! »

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

Traduit en Français par les Frères Mineurs Capucins de Lourdes

P. Raniero Cantalamessa

Cinquième prédication de Carême

“REVETONS LES ARMES DE LUMIERE”

La pureté chrétienne

Dans notre commentaire à la parénèse de la Lettre aux Romains, nous voici arrivés à l'endroit où il est dit:

“La nuit est bientôt finie, le jour est tout proche. Rejetons les œuvres des ténèbres, revêtons-nous des armes de la lumière. Conduisons-nous honnêtement, comme on le fait en plein jour, sans orgies ni beuveries, sans luxure ni débauches, sans rivalité ni jalousie, mais revêtez-vous du Seigneur Jésus Christ ; ne vous abandonnez pas aux préoccupations de la chair pour en satisfaire les convoitises.” (Rm 13, 12-14).

Saint Augustin, dans ses Confessions, nous évoque la place que ce texte a eue dans sa conversion. Désormais il avait atteint une adhésion quasi totale à la foi. Mais il y avait une chose qui le retenait: la peur de ne pouvoir vivre chaste. Comme nous le savons, il vivait avec une femme sans être marié.

Il se trouvait dans le jardin de la maison dont il était l'hôte, en proie à cette lutte intérieure, les yeux baignés de larmes, lorsqu’il entendit, venant d'une maison voisine, une voix comme de garçon ou de fillette, qui répétait: « Tolle, lege! » (« Prends, lis! Prends, lis! »). Il interpréta ces paroles comme une invitation divine et, ayant à portée de la main le livre des épîtres de saint Paul, il l’ouvrit au hasard, décidé à considérer comme volonté de Dieu la première phrase sur laquelle son regard tomberait. La parole sur laquelle son regard tomba fut, précisément, celle de la Lettre aux Romains que nous venons de rappeler. Une paix lumineuse se répandit au-dedans de lui (*lux securitatis*), dissipant toutes les ténèbres de son incertitude. Il savait désormais, qu’avec l’aide de Dieu, il pourrait être chaste[[19]](#footnote-19).

Ce que l’Apôtre, dans ce texte, appelle, « les œuvres de ténèbres », c’est ce qu’il désigne ailleurs par « désirs, ou œuvres de la chair » (cf. Rm 8, 13; Ga 5, 19), et ce qu’il appelle « les armes de lumière », c’est ce qu’il appelle ailleurs « les œuvres de l’Esprit » ou « les fruits de l’Esprit » (cf. Ga 5, 22). Parmi ces œuvres de la chair, deux termes (*koite* et *aselgeia*) renvoient à la débauche sexuelle, à laquelle est opposée l’arme de lumière qui est la pureté.

L'Apôtre ne s’attarde pas ici sur cet aspect de la vie chrétienne; mais d’après la liste des vices, placée en tête de la lettre (cf. Rm 1, 26 s.), nous savons quelle importance celui-ci revêtait à ses yeux. S’il ne traite pas ici, explicitement, de la pureté, du moins, nous fait-il entendre que c’est bien l’endroit où il faudrait le faire.

Saint Paul établit un lien très étroit entre pureté et sainteté et entre pureté et Esprit Saint:

“La volonté de Dieu, c’est que vous viviez dans la sainteté, en vous abstenant de la débauche, et en veillant chacun à rester maître de son corps dans un esprit de sainteté et de respect, sans vous laisser entraîner par la convoitise comme font les païens qui ne connaissent pas Dieu. Dans ce domaine, il ne faut pas agir au détriment de son frère ni lui causer du tort, car de tout cela le Seigneur fait justice... En effet, Dieu nous a appelés, non pas pour que nous restions dans l’impureté, mais pour que nous vivions dans la sainteté. Ainsi donc celui qui rejette mes instructions, ce n’est pas un homme qu’il rejette, c’est Dieu lui-même, lui qui vous donne son Esprit Saint.” (1 Ts 4, 3-8).

Tachons donc de recueillir cette dernière « exhortation » de la Parole de Dieu, en approfondissant ce fruit de l’Esprit qu’est la pureté.

**1. Les motivations chrétiennes de la pureté**

Dans la lettre aux Galates saint Paul écrit: « Le fruit de l’Esprit est charité, joie, paix, longanimité, serviabilité, bonté, confiance dans les autres, douceur, maîtrise de soi » (Ga 5, 22). Le terme grec originel, que nous traduisons par « maîtrise de soi » est *enkrateia*. Il possède une gamme très vaste de significations ; en effet, on peut exercer la maîtrise de soi dans le manger, dans le parler, en refrénant sa colère, etc. Mais ici, comme d’ailleurs presque toujours dans le Nouveau Testament, il désigne la maîtrise de soi dans un domaine bien précis de la personne, c’est-à-dire par rapport à la sexualité. Nous le déduisons du fait, qu’un peu avant, en désignant « les œuvres de la chair » l’Apôtre appelle *porneia*, c’est-à-dire impureté, ce qui s’oppose à la maîtrise de soi (il s'agit du même terme dont dérive "pornographie"!).

Dans les traductions modernes de la Bible, ce terme *porneia* est traduit tantôt par prostitution, tantôt par impudicité, tantôt par fornication ou adultère et tantôt par d’autres mots encore. Toutefois, l’idée de fond contenue dans ce terme est celle de « se vendre », aliéner son propre corps et donc se prostituer. (*pernemi*, qui signifie en grec « je me vends ! ») En employant ce terme pour indiquer à peu près toutes les manifestations de désordre sexuel, la Bible nous dit que tout péché d’impureté est, en un certain sens, une manière de se prostituer, de se vendre.

Donc, les termes utilisés par saint Paul nous disent que deux attitudes opposées, envers notre propre corps et notre sexualité, sont possibles, l’une est fruit de l’Esprit et l’autre est œuvre de la chair; l’une est vertu, l’autre est vice. La première attitude consiste à conserver la maîtrise de soi et de son corps ; la seconde, au contraire, consiste à vendre ou à aliéner son corps, c’est-à-dire à disposer de la sexualité à loisir, à des fins utilitaires et autres que ceux pour lesquels elle a été créée; faisant de l’acte sexuel un acte vénal, même si le « profit » n’est pas toujours constitué par de l’argent, comme dans le cas de la prostitution proprement dite, mais par le plaisir égoïste, recherché comme but en soi.

Lorsqu’on parle de pureté ou d’impureté en simples listes de vertus ou de vices, sans approfondir le sujet, le langage du Nouveau Testament ne diffère pas beaucoup de celui des moralistes païens. Les Stoïciens et les Epicureens exaltaient eux aussi la maîtrise de soi, la *enkrateia,* mais uniquement en fonction de la quiétude intérieure, de l’impassibilité (*apatheia*), de la maîtrise de soi; pour eux, la pureté était gouvernée par le principe de la « droite raison ».

En réalité, à l’intérieur de ces anciens mots païens, il y a désormais un contenu totalement nouveau, découlant, comme toujours, du kérygme. Cela est déjà visible dans notre texte, où à la débauche sexuelle est opposée, de manière fort significative, comme son contraire, au fait de « se revêtir du Seigneur Jésus-Christ ». Les premiers chrétiens étaient en mesure de saisir ce nouveau contenu, car en d’autres contextes, celui-ci était l’objet de catéchèses spécifiques.

Examinons à présent une de ces catéchèses spécifiques sur la pureté, afin de découvrir le vrai contenu et les vraies motivations chrétiennes de cette vertu qui découlent de l’événement pascal du Christ. Il s’agit du texte de 1 Corinthiens 6, 12-20. Il semble que les Corinthiens - en dénaturant peut-être une phrase de l’Apôtre - s’appuyaient sur ce principe : « Tout m’est permis », pour justifier même les péchés d’impureté. Dans la réponse de l’Apôtre est contenue une motivation absolument nouvelle de la pureté, qui jaillit du mystère même du Christ. Il n’est pas permis - dit-il - de se livrer à l’impudicité (*porneia*), il n’est pas permis de se vendre, ou de disposer de soi à son gré, et ce, pour le simple fait que nous ne nous appartenons plus, que nous ne sommes pas à nous, mais au Christ. Nous ne pouvons disposer de ce qui n’est pas à nous. « Ne savez-vous pas que vos corps sont des membres du Christ?... et que vous ne vous appartenez pas ? » (1 Co 6, 15.19).

En un certain sens, la motivation païenne est renversée ; la valeur suprême à sauver ce n’est plus la maîtrise de soi, mais la « non-maîtrise de soi ». «Le corps n’est pas pour la fornication; il est pour le Seigneur » (1 Co 6, 13): et donc, la motivation ultime de la pureté, c’est que « Jésus est le Seigneur! ». En d’autres termes, la pureté chrétienne consiste moins à établir la maîtrise de la raison sur les instincts, qu’à établir la domination du Christ sur toute la personne : raison et instincts.

Cette motivation christologique de la pureté est rendue plus impérieuse encore par ce que saint Paul ajoute dans ce même texte : nous ne sommes pas seulement « du » Christ, de manière générique, comme sa propriété ou sa chose, nous sommes le corps même du Christ, ses propres membres ! Cela rend tout immensément plus délicat, car cela veut dire que, en commettant l’impureté, je prostitue le corps du Christ, j’accomplis une sorte d’odieux sacrilège ; je fais « violence » au corps du Fils de Dieu: «Vais-je donc prendre les membres du Christ pour en faire les membres d’une prostituée ? » (1 Co 6, 15.)

À cette motivation christologique, s’ajoute la motivation pneumatologique, c’est-à-dire celle relative à l’Esprit Saint: «Ne le savez-vous pas ? Votre corps est un sanctuaire de l’Esprit Saint, lui qui est en vous » (1 Co 6, 19). Abuser de son propre corps c’est donc profaner le temple de Dieu; mais si quelqu’un détruit le temple de Dieu, celui-là, Dieu le détruira (cf. 1 Co 3, 17). Commettre l’impureté c’est « contrister l’Esprit Saint de Dieu » (cf. Ep 4, 30).

Aux motivations, christologiques et pneumatologiques, l’Apôtre ajoute aussi une motivation eschatologique, qui se réfère quant à elle à la destinée dernière de l’homme : «Dieu, par sa puissance, a ressuscité le Seigneur et nous ressuscitera nous aussi » (1 Co 6, 14). Notre corps est destiné à la résurrection; il participera un jour, à la béatitude et à la gloire de l’âme. La pureté chrétienne n’est pas fondée sur le mépris du corps, mais au contraire sur une grande estime de sa dignité. L’Évangile, disaient les Pères de l’Église dans leur lutte contre les gnostiques, n’annonce pas que nous sommes sauvés « de la » chair, mais « avec » la chair. Ceux qui considèrent le corps comme « un vêtement étranger » destiné à être abandonné ici-bas, n’ont pas les raisons qu’a le chrétien de le conserver immaculé.

L’Apôtre achève sa catéchèse sur la pureté par cette invitation passionnée : « Rendez donc gloire à Dieu dans votre corps! » (1 Co 6, 20). Le corps humain est donc pour la gloire de Dieu et il exprime cette gloire lorsque l’homme vit sa propre sexualité et sa corporéité tout entière dans une obéissance amoureuse à la volonté de Dieu, ce qui revient à dire : dans l’obéissance à la signification même de la sexualité, à sa nature intrinsèque et originaire qui n’est pas « de se vendre », mais « de se donner ». Cette glorification de Dieu à travers notre propre corps n’exige pas nécessairement de renoncer à l’exercice de la sexualité. Dans le chapitre suivant, c’est-à-dire 1 Co 7, saint Paul explique, en effet, que cette glorification de Dieu s’exprime de deux manières et par deux charismes différents : à travers le mariage, ou à travers la virginité. La vierge ou celui qui n’est pas marié rend gloire à Dieu dans son corps, mais celui qui se marie lui rend gloire aussi, pourvu que chacun vive les exigences de son propre état.

**2. Pureté, beauté et amour du prochain**

Dans la nouvelle lumière jaillie du mystère pascal et que saint Paul nous a illustrée jusqu’ici, l’idéal de la pureté occupe, dans chacune des synthèses de la morale chrétienne du Nouveau Testament, une place privilégiée. On peut dire qu’il n’y a pas une lettre de saint Paul, dans laquelle ce dernier ne lui consacre une place, lorsqu’il décrit la vie nouvelle dans l’Esprit (cf. par exemple, Ep 4, 17 - 5, 33; Col 3, 5-12). Cette exigence fondamentale de pureté se précise, tour à tour, selon les différents états de vie des chrétiens. Les épîtres pastorales nous montrent ce que doit être la pureté chez les jeunes, les femmes, les époux, les personnes âgées, les veuves, les prêtres et les évêques ; elles nous présentent la pureté sous ses différentes faces : chasteté, fidélité conjugale, sobriété, continence, virginité, pudeur.

Dans son ensemble, cet aspect de la vie chrétienne détermine ce que le Nouveau Testament - et de manière spéciale les épîtres pastorales - appelle la « beauté » ou le « beau » de la vocation chrétienne, qui, ne faisant qu’un avec l’autre trait, celui de la bonté, forme l’idéal unique de la « bonne beauté », ou de la « belle bonté » (en Grec, *kalokagathia*). La tradition chrétienne, en appelant la pureté la « belle vertu », a recueilli cette vision biblique, qui exprime malgré les abus et les accentuations trop unilatérales passées, quelque chose de profondément vrai. En effet, la pureté est en effet beauté !

Plus qu’une simple vertu, cette pureté est un style de vie. Elle renferme une gamme de manifestations qui va bien au-delà du domaine proprement sexuel. Il y a une pureté du corps, mais il y a aussi une pureté du cœur qui exclut, non seulement des actes, mais même des pensées et des désirs « mauvais » (cf. Mt 5, 8.27-28). Il y a aussi une pureté des lèvres qui consiste, au sens négatif, à s’abstenir des paroles obscènes, de la grossièreté et des fadaises (cf. Ep 5,4; Col 3, 8) et, au sens positif, dans la sincérité et la franchise du langage, à dire : « oui, oui » et « non, non », à l’imitation de l’Agneau immaculé « dans la bouche duquel il ne s’est pas trouvé de mensonge » (cf. 1 P 2, 22).

Il y a enfin une pureté ou limpidité des yeux et du regard. La lampe du corps - disait Jésus - c’est l’œil; si donc ton œil est sain, ton corps tout entier sera lumineux (cf. Mt 6, 22 s. ; Lc 11, 34). Saint Paul utilise une image très suggestive pour décrire ce nouveau style de vie : il dit que les chrétiens nés de la Pâque du Christ, doivent être des « azymes de pureté et de vérité » (cf. 1 Co 5,8). Le terme utilisé ici par l’Apôtre - *eilikrinéia* - a en soi l’image d’une « transparence solaire » . Dans notre texte il parle de la pureté comme d’une « arme de lumière ».

De nos jours, il y a une certaine tendance à opposer entre eux les péchés contre la pureté et les péchés contre le prochain et on tend à ne considérer comme vrai péché que celui contre le prochain; parfois, on ironise sur le culte excessif accordé, dans le passé, à la « belle vertu ». Cette attitude s’explique en partie ; la morale, dans le passé, avait mis l’accent de manière trop unilatérale sur les péchés de la chair, jusqu’à créer, parfois, de véritables névroses, au détriment de l’attention aux devoirs envers le prochain et au détriment de la vertu même de pureté qui, de cette manière, était appauvrie et réduite presque uniquement à une vertu négative, la vertu de savoir dire non. Mais à présent, on est passé à l’excès opposé et l’on tend à minimiser le péché contre la pureté ; à l’avantage (souvent uniquement verbal) de l’attention due au prochain.

L’erreur de fond consiste à opposer ces deux vertus. La Parole de Dieu, en revanche, loin d’opposer pureté et charité, les unit étroitement entre elles. Il suffit de lire la suite du texte de la Première Lettre aux Thessaloniciens que j’ai cité au début, pour se rendre compte de l’interdépendance qui existe, selon l’Apôtre, entre les deux (cf. 1 Th 4,3-12). L’unique but de la pureté et de la charité est de pouvoir mener une vie « pleine de dignité », c’est-à-dire intègre dans toutes ses relations, aussi bien dans la relation à soi-même que dans la relation aux autres. Dans notre texte, l’Apôtre résume tout cela par l’expression: « se comporter honnêtement comme en plein jour » (cf. Rm 13, 13).

Pureté et amour du prochain sont liés entre eux comme le sont maîtrise de soi et dévouement aux autres. Comment puis-je me donner, si je ne m’appartiens pas, mais que je suis esclave de mes passions? C’est une illusion de croire que l’on peut concilier un authentique service des frères, qui réclame toujours sacrifice, altruisme, oubli de soi et générosité, et une vie personnelle désordonnée, tout occupée à se satisfaire soi-même et ses propres passions. On aboutit inévitablement à « instrumentaliser » ses frères, comme on le fait pour son propre corps. Il ne saura pas dire des « oui » à ses frères, celui qui ne sait pas dire « non » à soi-même.

Une des « excuses » qui contribue le plus à favoriser le péché d’impureté, dans la mentalité du monde, et à le décharger de toute responsabilité c’est, qu’après tout, il ne fait de mal à personne, il ne viole pas les droits ni la liberté d’autrui, à moins - dit-on - qu’il ne s’agisse d’un cas de violence charnelle. Mais à part le fait qu’elle viole le droit fondamental de Dieu de donner une loi aux hommes, cette « excuse » est fausse même par rapport au prochain. Ce n’est pas vrai que le péché d’impureté se limite à celui qui le commet. Il y a une solidarité entre tous les péchés. Tout péché, où qu’il se commette et quel qu’en soit l’auteur, contamine et souille l’environnement moral de l’homme ; cette contamination, Jésus l’appelle « le scandale » et il la condamne par des paroles qui sont parmi les plus terribles de tout l’Évangile (cf. Mt 18, 6 s. ; Mc 9, 42 s. ; Lc 17, 1 s.). Même les pensées mauvaises qui stagnent dans le cœur, Jésus dit qu’elles souillent l’homme et donc le monde: «Car c’est du cœur que proviennent les pensées mauvaises : meurtres, adultères, inconduite, vols, faux témoignages, diffamations. C’est cela qui rend l’homme impur » (Mt 15, 19-20).

Tout péché produit une érosion des valeurs et tous ensembles ils créent ce que Paul définit comme « la loi du péché », dont il nous décrit le terrible pouvoir sur tous les hommes (cf. Rm 7, 14 s.). Dans le Talmud juif on lit un apologue qui illustre bien cette solidarité dans le péché, et le préjudice que tout péché, même personnel, cause à autrui: « Plusieurs personnes étaient à bord d’une barque. L’une d’elles prit une perceuse et commença à faire un trou à la place où elle se trouvait. Voyant cela, les autres passagers lui dirent : « Que fais-tu là ? » Elle répondit : « que vous importe ? Est-ce que je ne fais pas ce trou sous mon propre siège ? » mais ils répliquèrent : « Oui, mais l’eau va rentrer et nous nous noierons tous ! » La nature elle-même a commencé à nous envoyer des signaux sinistres de protestation contre certains abus et excès modernes dans le domaine de la sexualité

**3. Pureté et renouvellement**

En étudiant l’histoire des origines chrétiennes, on voit clairement que l’Église put transformer le monde païen d’alors à l’aide de deux instruments principaux: le premier, ce fut l’annonce de la Parole, le kérygme, et le second, le témoignage de vie des chrétiens, la martyria; et l’on voit comment, dans le domaine du témoignage de vie, ce furent également deux réalités surtout qui étonnaient et convertissaient les païens : l’amour fraternel et la pureté des mœurs. Déjà la première lettre de Pierre fait allusion à l’étonnement du monde païen en face du genre de vie si différent des chrétiens. Il écrit:

« Il a assez duré, le temps passé à faire ce que veulent les gens des nations, quand vous vous laissiez aller aux débauches, aux convoitises, à l’ivrognerie, aux orgies, aux beuveries et aux cultes interdits des idoles. À ce propos, ils trouvent étrange que vous ne couriez plus avec eux vers les mêmes débordements d’inconduite. » (1 P 4,3-4).

Les apologistes - c’est-à-dire les auteurs chrétiens qui écrivaient pour la défense de la foi, aux premiers siècles de l’Église attestent que le genre de vie pur et chaste des chrétiens était, pour les païens, quelque chose d’« extraordinaire et d’incroyable ». Ce fut surtout l’assainissement de la famille qui eut un impact extraordinaire sur la société païenne; les autorités du temps voulaient la réformer, mais elles étaient impuissantes à en freiner la décomposition. Un des arguments sur lesquels le martyr saint Justin base son Apologie, adressée à l’empereur Antonin le Pieux, est celui-ci: les empereurs romains sont préoccupés d’assainir les mœurs et la famille et s’efforcent, à cette fin, de promulguer des lois opportunes qui, cependant, se révèlent insuffisantes. Eh bien, pourquoi ne pas reconnaître ce que les lois chrétiennes ont été capables d’obtenir auprès de ceux qui les ont accueillies, et l’aide qu’elles peuvent apporter à la société civile elle-même ?

N'allons pas croire que la communauté chrétienne était exempte de désordres et de péchés en matière sexuelle. Saint Paul eut même à réprimander un cas d’inceste dans la communauté de Corinthe. Mais ces péchés étaient clairement reconnus comme tels, dénoncés et corrigés. On n’exigeait pas en cette matière, pas plus que dans les autres, que l’on fût sans péché, mais on demandait aux chrétiens de lutter contre le péché.

Faisons maintenant, un saut des origines chrétiennes à nos jours. Quelle est la situation du monde d’aujourd’hui, par rapport à la pureté ? La même que celle d’alors, si ce n’est pire ! Nous vivons dans une société qui, en fait de mœurs, est retombée en plein paganisme et en pleine idolâtrie du sexe. L'effarante description que saint Paul fait du monde païen, au début de la lettre aux Romains, s’applique, point par point, au monde actuel, surtout dans la société dite du bien-être (Rm 1, 26-27.32).

De nos jours aussi, non seulement on fait ces choses et d’autres pires encore, mais on essaie également de les justifier, c’est-à-dire de justifier toute licence morale et toute perversion sexuelle, pourvu - dit-on - qu’elle ne fasse pas violence aux autres ni ne lèse la liberté d’autrui. On détruit des familles entières et on dit: quel mal y a-t-il ? Il n’y a pas de doute que certains jugements de la morale sexuelle traditionnelle avaient besoin d’être revus et que les sciences modernes de l'homme ont contribué à mettre en lumière certains mécanismes et conditionnements du psychisme humain qui ôtent ou diminuent la responsabilité morale de certains comportements considérés, à une époque, comme peccamineux.

Mais ce progrès n’a rien à voir avec le pansexualisme de certaines théories pseudo-scientifiques et permissives qui tendent à nier toute norme objective en fait de morale sexuelle, réduisant tout à une question d’évolution spontanée des mœurs, c’est-à-dire à une question de culture. Si nous examinons de près ce qui est appelé la révolution sexuelle d’aujourd’hui, nous nous apercevons, avec effroi, qu’elle n’est pas simplement une révolution contre le passé, mais, souvent aussi, une révolution contre Dieu et parfois aussi contre la nature humaine.

**4. Purs de cœur**

Mais je ne veux pas m’attarder trop longtemps à décrire la situation actuelle autour de nous, que tous, d’ailleurs, nous connaissons bien. Il m’importe davantage, en effet, de découvrir et de transmettre ce que Dieu veut de nous, les chrétiens, dans cette situation. Dieu nous appelle à la même entreprise à laquelle il appelait nos premiers frères dans la foi: « Nous opposer à ce torrent de perdition ». Il nous appelle à faire resplendir à nouveau aux yeux du monde la « beauté » de la vie chrétienne. Il nous appelle à faire encore resplendir la «beauté» de la vie chrétienne aux yeux du monde. Il nous appelle à lutter pour la pureté. À lutter avec ténacité et humilité ; non pas nécessairement à être parfaits, tous et aussitôt.

Aujourd’hui il y a quelque chose de nouveau que l’Esprit Saint nous appelle à faire : il nous appelle à témoigner au monde de l’innocence originaire des créatures et des choses. Le monde est tombé très bas ; le sexe - a-t-on écrit - nous est monté à la tête, à tous. Il faut quelque chose de très fort pour rompre cette sorte de narcose et d’ivresse du sexe. Il faut réveiller en l’homme cette nostalgie de l’innocence et de la simplicité qu’il porte comme un désir ardent au fond de son cœur, même si bien souvent elle est recouverte de boue. Non d’une innocence naturelle, de création, qui n’existe plus, mais d’une innocence baptismale, de rédemption, qui nous a été redonnée par le Christ et qui nous est offerte dans les sacrements et dans la Parole de Dieu. Saint Paul nous indique ce programme lorsqu’il écrit aux Philippiens : « Faites tout sans récriminer et sans discuter ; ainsi vous serez irréprochables et purs, vous qui êtes des enfants de Dieu sans tache au milieu d’une génération tortueuse et pervertie où vous brillez comme les astres dans l’univers, en tenant ferme la parole de vie. » (Ph 2, 15 s.). C’est ce que, dans notre texte, l’Apôtre appelle « revêtir les armes de lumière ».

Il ne suffit plus d’avoir une pureté faite de peurs, de tabous, d’interdictions, de fuite réciproque entre l’homme et la femme, comme si, plutôt qu’une « aide ». Dans le passé, parfois, du moins en pratique, la pureté était réduite précisément à cet ensemble de tabous, d’interdictions et de peurs, comme si c’était à la vertu d’avoir honte face au vice et non, au contraire, au vice d’avoir honte face à la vertu. Grâce à la présence en nous de l’Esprit, il nous faut aspirer à une pureté qui soit plus forte que le vice contraire ; une pureté positive et pas seulement négative, qui soit en mesure de nous faire expérimenter la vérité de cette parole de l’Apôtre : « Tout est pur pour les purs! » (Tt 1, 15) et de cette autre parole de l’Écriture : « Celui qui est en vous est plus grand que celui qui est dans le monde » (1 Jn 4,4).

Il nous faut commencer par assainir la racine qu‘est notre « cœur », car c’est de là que sort tout ce qui souille vraiment la vie d’une personne (cf. Mt 15, 18 s.). « Heureux les cœurs purs - dit Jésus - parce qu’ils verront Dieu! » (Mt 5, 8). Ils verront vraiment, c’est-à-dire qu’ils auront des yeux neufs pour voir Dieu dans le monde, des yeux limpides qui sauront découvrir ce qui est beau et ce qui est laid, ce qui est vérité et ce qui est mensonge, ce qui est vie et ce qui est mort. Des yeux, enfin, comme ceux de Jésus ; avec quelle liberté Jésus pouvait parler de tout: des enfants, de la femme enceinte, de l’accouchement… Des yeux comme ceux de Marie. La pureté ne consiste plus alors à dire « non » aux créatures, mais à leur dire « oui » ; oui en tant que créatures de Dieu, qui étaient, et demeurent « très bonnes ».

Ne nous faisons aucune illusion, pour pouvoir dire ce « oui », il faut passer par la croix, car après le péché, notre regard sur les créatures est troublé ; la concupiscence s’est déchaînée en nous ; la sexualité n’est plus paisible, elle est devenue une force ambiguë et menaçante qui nous entraîne contre la loi de Dieu en dépit de notre volonté même. Dans la première méditation de ce Carême, nous avons insisté sur un aspect particulièrement actuel et nécessaire de la mortification: celui des yeux. Un jeûne sain à partir des images est plus important aujourd'hui que le jeûne de la nourriture et des boissons.

Terminons en rappelant l’expérience de St. Augustin évoquée au commencement. Après cette expérience de libération il prit l’habitude de prier pour la chasteté d’une manière nouvelle. « Seigneur, disait-il, tu me commande d’être chaste ; et bien donne-moi ce que tu me commande et puis commande-moi ce que tu veux ». Une prière que nous pouvons tous faire notre, en sachant que dans ce domaine comme en tous les autres, sans la grâce de Dieu nous ne pouvons rien faire.

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

Traduit en Français par les Frères Mineurs Capucins de Lourdes

1. *Lettre à Diognète*, V, 1-8 (*Die Apostolischen Vaeter*, ed. Kunk –Bihlmeyer, Tubingen 1856, pp. 143-144) [↑](#footnote-ref-1)
2. Cf. *Vita e Detti dei Padri del deserto*, a cura di L. Mortari, I, Roma 1986, p. 97. [↑](#footnote-ref-2)
3. Cf. *De fuga saeculi*, 1 (CSEL, 32, 2, p. 251). [↑](#footnote-ref-3)
4. St. Ambroise, *Espos. De l’Evangile selon Luc*, IX, 36; *De Isaac et âme*, 3, 6. [↑](#footnote-ref-4)
5. Cf C. Geffré, art. *Sécularisation*, dans Dictionnaire de Spiritualité, 15, 1989, pp. 502 s. [↑](#footnote-ref-5)
6. St. Thomas d’Aquin, *Summa theologiae*, I-IIae, q.113,a,4. [↑](#footnote-ref-6)
7. H. Schlier, *Demoni e spiriti maligni nel Nuovo Testamento*, dans *Riflessioni sul Nuovo Testamento* Paideia, Brescia 1976, pp. 194 s. [↑](#footnote-ref-7)
8. Cf. St. Augustin, *Sermo* 39,5 (PL 38, 242). [↑](#footnote-ref-8)
9. La devise remonte à un dicton non canonique attribué à Jésus lui-même : « Si vous ne jeunez pas du monde, vous ne découvrirez pas le royaume de Dieu ». Cf. Clément Al., *Stromati*, 111, 15 (GCS, 52, p. 242, 2); A. Resch, *Agraphie*, 48 (TU, 30, 1906, p. 68). [↑](#footnote-ref-9)
10. Cf. *Les causes des saints.* Manuel pour le Studium, par la Congrégation pour les causes des saints, Libreria Editrice Vaticana, 3a éd. 2014, pp. 13-81. [↑](#footnote-ref-10)
11. Archimandrite Sophrony, *Saint* *Silouane. Vie, doctrine, écrits,* Editions du Cerf, 512 pp. [↑](#footnote-ref-11)
12. St. Térèse d’Avila, *Château Intérieur,* VI , chap. 10. [↑](#footnote-ref-12)
13. *Il libro della Beata Angela da Foligno*, ed. critique par L. Thier et A. Calufetti, Quaracchi 1985, p. 734. [↑](#footnote-ref-13)
14. *Apophtegmata Patrum*, 7 (PG 65, 77). [↑](#footnote-ref-14)
15. Martin Luther, *Commentaire au Magnificat,* ed. Weimar, vol. 7, p. 555 s. [↑](#footnote-ref-15)
16. *Imitation du Christ*, II, 2. [↑](#footnote-ref-16)
17. Blaise Pascal, *Pensées*, n. 150 Br. [↑](#footnote-ref-17)
18. S. Ignace d’Antioche, *Lettre à Polycarpe* 4, 1. [↑](#footnote-ref-18)
19. S. Augustin, *Confessions*, VIII, 11-12. [↑](#footnote-ref-19)